

Maryse Souchard

Les études culturelles. Pour quoi faire ?

Présentation de Marty Laforest



Collection Confluences
Tangence éditeur

Collection Confluences

La collection Confluences publie les conférences des chercheurs de premier plan accueillis par la Chaire de recherche du Canada en histoire littéraire et la Chaire de recherche du Canada en rhétorique. Elle a pour ambition de réfléchir à la littérature comme lieu de convergence des savoirs et de renouer avec sa vocation encyclopédique, la ronde des muses, ou *mouséion*, chère à Guillaume Budé.

Chaque conférence est précédée d'une présentation et suivie d'une bibliographie des principaux travaux du conférencier.

Les études culturelles.
Pour quoi faire ?

Titres parus dans la collection Confluences

Mireille Huchon, *Le français au temps de Jacques Cartier*, présentation de Claude La Charité, 2006 ; 2^e édition revue et augmentée, 2009.

Michel Delon, *Sciences de la nature et connaissance de soi au siècle des Lumières*, présentation de Marc André Bernier, 2008.

Jean-Marie Schaeffer, *Théorie des signaux coûteux, esthétique et art*, présentation de Suzanne Foisy.

Maryse Souchard

Les études culturelles. Pour quoi faire ?

Présentation de Marty Laforest



Collection Confluences
Tangence éditeur

Université du Québec à Rimouski
Université du Québec à Trois-Rivières

Cet ouvrage est publié avec le soutien de la Chaire de recherche du Canada en histoire littéraire de l'Université du Québec à Rimouski et de la Chaire de recherche du Canada en rhétorique de l'Université du Québec à Trois-Rivières.



Chaire de recherche
du Canada en
HISTOIRE LITTÉRAIRE



ISBN : 978-2-9809561-6-4

Dépôt légal :

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2010

Bibliothèque nationale et Archives Canada, 2010

© *Tangence* éditeur 2010

300, allée des Ursulines

Rimouski (Québec) G5L 3A1

www.revuetangence.com

tangence@uqar.qc.ca

Révision et correction des épreuves :

Marc André Bernier, Marty Laforest, Claude La Charité
et Marie Lise Laquerre

Composition, infographie et conception graphique :

Édiscript enr.

Table

Présentation	
<i>Marty Laforest</i>	9
Les études culturelles. Pour quoi faire?	
<i>Maryse Souchard</i>	15
Bibliographie des travaux de Maryse Souchard	65

Présentation

Marty Laforest,

Université du Québec à Trois-Rivières

Depuis leur émergence dans les années 1960, les études dites culturelles se sont lentement taillé une place au sein de l'institution universitaire, en Angleterre d'abord, puis aux États-Unis et, plus récemment, dans la francophonie, comme le montrent non seulement le volume de recherches qui s'en réclament, mais également l'implantation de programmes d'études culturelles dans un nombre croissant d'établissements. À mesure qu'elles se développent, elles étendent leur champ d'investigation. Initialement consacrées à la réception des médias¹, les premières études menées dans ce cadre qu'elles construisent peu à peu et que l'on nommera *cultural studies* font ensuite place à plusieurs autres recherches sur la culture populaire, la classe ouvrière, les pratiques culturelles des jeunes (*punks, rockers, rappers*). Certains thèmes, plus intensément investis que d'autres, vont eux-mêmes donner lieu à la formation de spécialités telles que les *gender*, les *postcolonial* ou les *fan studies* — entre autres.

Indéniablement, les études culturelles suscitent l'intérêt, comme en témoignent cette expansion ainsi que les débats passionnés qu'elles engendrent, car leurs détracteurs sont nombreux. S'agit-il d'une nouvelle discipline, d'un nouveau courant de recherche ou tout simplement de nouveaux objets d'analyse, jusque-là

1. Voir, notamment, Richard Hoggart, *La culture du pauvre: étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre* [1957], Paris, Éditions de Minuit, 1970.

considérés comme indignes de l'intérêt des chercheurs ? Il n'est pas si simple de trancher devant le foisonnement des travaux publiés et c'est à un tel travail d'explicitation et de clarification que s'est livrée Maryse Souchard dans le texte qu'elle nous donne à lire, texte d'autant plus nécessaire que les enjeux des études culturelles sont rarement bien compris dans le monde francophone.

En effet, pour que l'on considère les études culturelles comme un corps constitué de connaissances et étant donné la grande variété des objets qu'elles investissent, il faut bien un cadre commun de référence, faute de quoi on ne saurait justifier l'usage d'une même appellation pour désigner, par exemple, une analyse de la lecture du roman de science-fiction et une étude de la construction de l'identité homosexuelle. Ce cadre commun tient-il à un ensemble de postulats ou de principes théoriques, à une approche ou une méthode ? M. Souchard démontre qu'il s'agit en fait plutôt d'une orientation, d'un certain point de vue dont elle retrace en quelque sorte la généalogie et fait apparaître la pertinence, un point de vue sur la recherche et sur ce que devrait être le chercheur. C'est ce qui explique en partie le caractère transversal des études culturelles, qui embrassent des objets que la sociologie, l'anthropologie, l'ethnologie, la littérature — pour ne nommer que ces disciplines — traitent chacune à sa manière. Plus que toute autre chose, c'est donc l'attitude, un certain rapport au savoir qui fait le chercheur en études culturelles.

Ces balises étant fixées, d'autres questions peuvent être posées, qui interrogent la signification même de l'émergence de ce courant intellectuel, et que cette présentation n'a d'autre prétention que de soulever. En premier lieu, de quelle culture est-il question quand on parle d'études culturelles ? M. Souchard montre très bien que cette question a, dès le départ, fait l'objet d'une intense réflexion de la part de Raymond Williams, que

l'on considère comme l'un des pères fondateurs des études culturelles. De fait, les études culturelles sont le lieu d'une confrontation explicite entre la culture au sens d'« éducation lettrée » et la culture au sens beaucoup plus large que l'anthropologie donne au terme. La réflexion de Williams et de ses successeurs — dont Terry Eagleton est l'un des plus connus — va donc au-delà du clivage entre culture savante et culture populaire, que l'on perçoit souvent comme homologue au clivage entre les objets analysés par les disciplines depuis longtemps légitimées et ceux qu'on analyse en études culturelles, domaine en voie de légitimation institutionnelle.

Peut-on voir dans l'ascension des études culturelles et dans le caractère transversal de leur approche, le signe d'un déclin de la prééminence du découpage disciplinaire, sur lequel repose depuis longtemps la tradition universitaire ? Ce découpage, de plus en plus fin et sophistiqué, résultat d'une spécialisation toujours plus poussée du savoir, ne va pas sans présenter d'apories. L'hyperspécialisation découle du développement de la connaissance, mais la fragmentation du savoir entraîne une perte, ce sentiment qu'éprouve le chercheur de ne jamais pouvoir se saisir du phénomène étudié dans sa globalité, dans tous ses aspects, entre autres parce qu'il ne s'autorise pas à franchir une frontière disciplinaire qui est pleinement intégrée au terme de sa formation. Il y a dans l'hyperspécialisation le danger d'un aveuglement contre lequel les études culturelles pourraient nous mettre en garde, ou que du moins les débats qu'elles ont ouverts permettent de problématiser.

Enfin, les études culturelles, que l'on a qualifiées de théorie militante², n'ont cessé de poser la question de la

2. Voir Jean-Louis Jeannelle, « Les théories militantes », notes issues du séminaire en résidence organisé par l'équipe Fabula du 7 au

nécessité de l'engagement du chercheur dans les affaires de la Cité, et des formes que doit prendre cet engagement³. Le texte de M. Souchard oppose à cet égard le point de vue ouvertement militant des chercheurs engagés dans ce courant à la position plus traditionnelle de nombreux universitaires pour qui l'Université doit rester le lieu d'une prise de distance par rapport au tumulte du monde. Cette opposition construite de longue date revêt toutefois à l'heure actuelle une importance singulière, à la mesure des énormes pressions économiques qui s'exercent sur le monde de la recherche et de l'enseignement supérieur. Dans le contexte néolibéral, l'université, telle qu'elle s'est construite depuis la Renaissance, risque de « faire naufrage⁴ », et la question de l'engagement du chercheur se pose avec acuité et sous un angle nouveau ; l'opposition entre les militants engagés dans l'action sociale et ceux qui croient que le rôle de l'universitaire est ailleurs se reconfigure jusqu'à un certain point dans l'opposition à la marchandisation du savoir et dans la discussion sur les moyens à mettre en œuvre pour y résister. Sur ce plan, la dernière partie du texte que l'on va lire, dans laquelle M. Souchard fait état de son propre travail sur la perte de légitimité du discours scientifique, est particulièrement intéressante.

Depuis leur apparition, les études culturelles bousculent. Ne serait-ce que pour cela, leur intérêt devrait

11 septembre 2009, à Carqueiranne (83), en partenariat avec le projet HERMÈS (Histoires et théories de l'interprétation). Site Fabula, consulté le 9 mars 2010 : http://www.fabula.org/atelier.php?Th%26acute%3Bories_militantes.

3. En cela, les études culturelles sont apparentées à la *critical discourse analysis* d'un Norman Fairclough (1989), mouvement qui origine aussi d'Angleterre. Voir, entre autres, Norman Fairclough, *Language and Power* [1989], Harlow, Longman, 2001.
4. Michel Freitag, *Le naufrage de l'université et autres essais d'épistémologie politique*, Québec, Éditions Nota bene, 1995.

nous sauter aux yeux; si elles suscitent une telle polarisation des positions à leur égard, c'est peut-être qu'elles agissent comme un puissant révélateur des tensions qui agitent le monde universitaire et nous obligent à y faire face. Le plus grand mérite de cet ouvrage est de mettre en évidence leur grande actualité — bien au-delà des objets populaires auxquels on les cantonne trop souvent — et leur importance pour les sciences humaines et sociales.

Pour Pierre

Les études culturelles. Pour quoi faire ?

Maryse Souchard,
maître de conférences en Sciences de
l'information et de la communication,
Université de Nantes/Institut universitaire
de technologie de La Roche-sur-Yon

D'emblée, il est important de préciser que je ne veux pas me poser en spécialiste des études culturelles, de toutes les études culturelles. Même si j'ai traduit le seul livre de Terry Eagleton qui soit, à ma connaissance, disponible en français¹ et si j'ai travaillé un an avec lui à Oxford University/Linacre College², je ne prétends pas parler au nom d'une pratique dont la diversité est à la mesure des ambitions. En Australie, en Chine, au Japon, aux États-Unis, en Italie, au Brésil, en Argentine, dans les pays scandinaves, au Canada et au Royaume-Uni bien sûr, trop nombreux sont les travaux qui se réclament des études culturelles pour prétendre les connaître tous.

La question à l'origine de ce travail paraissait simple : montrer à quoi servent les études culturelles au-delà de leur intérêt pour une grande diversité d'objets jugés indignes par la recherche traditionnelle et savante³. Mais

-
1. Voir, ci-dessous (p. 60), la liste des publications de Terry Eagleton.
 2. C'est au professeur Wlad Godzich, alors membre du programme de littérature comparée de l'Université de Montréal, que je dois de m'être intéressée aux études culturelles et d'avoir travaillé avec Terry Eagleton en 1989-1990.
 3. Je dois cette question au professeur Marty Laforest que je remercie !

cette simplicité cachait un piège. Elle impliquait de pouvoir définir globalement le programme de travail des études culturelles, les objectifs, les ancrages théoriques, l'épistémologie... Il nous a fallu restreindre le propos. Notre projet est ici moins ambitieux : revenir sur l'histoire des études culturelles, en présenter les fondements, en expliquer la portée et l'intérêt pour nos sciences humaines et sociales. Pour ce faire, nous nous concentrerons sur les travaux de deux personnalités britanniques : Raymond Williams, le fondateur, et Terry Eagleton, qui fut d'abord son élève le plus prolifique et, sans doute, le plus représentatif, avant de devenir l'un des penseurs les plus importants de sa génération⁴. Cette présentation est construite en quatre parties. Une première partie — « Ignorance, confusion, provocations » — propose de définir les études culturelles et leur positionnement institutionnel en essayant de comprendre le manque d'intérêt pour ces travaux dans la francophonie, en France surtout. Une deuxième partie — « L'histoire d'une démarche : Raymond Williams » — revient sur le travail de Raymond Williams. Si le nom du fondateur des études culturelles est connu, ses travaux le sont bien moins, comme s'il n'était pas nécessaire de le lire alors que ses écrits permettent de fixer le sens et la portée des études culturelles, aujourd'hui encore. Une troisième

4. Il aurait fallu pouvoir parler aussi du travail précurseur de Williams Morris (1834-1896), de Richard Hoggart (1918-), contemporain de Raymond Williams, de Edward W. Thompson (1924-1993), l'un des fondateurs de la *New Left Review*, ou de la *University and Left Review*, qu'anime le philosophe canadien Charles Taylor avec Stuart Hall, des travaux de ce dernier et de bien d'autres. Il aurait été aussi important d'aborder l'héritage sur lequel se construisent les études culturelles, de s'intéresser à la revue *Scrutiny* et d'analyser le rôle de Frank Raymond Leavis (1895-1978) et son influence considérable sur les débats qui structurent les études culturelles. C'est un autre chantier qui reste à ouvrir.

partie — « Théorie, méthode, objets » — vise à définir au plan théorique et méthodologique les études culturelles dans un exercice de mise au clair qui, à notre connaissance, n'existe pas en français, en s'appuyant sur le travail de Terry Eagleton. Une quatrième partie — « Pratiques des études culturelles » — propose l'analyse d'objets « non artistiques », mais qui restent néanmoins culturels, à partir de nos recherches en cours sur les discours sociaux portant sur les innovations scientifiques et techniques.

Ce programme de travail respecte celui des études culturelles : positionnement institutionnel, histoire de la démarche, ancrage théorique et méthodologique, pratiques et actions. Il est toujours intéressant pour le chercheur⁵ de se pencher sur ses pratiques, d'en établir la genèse, d'en retrouver l'organisation, d'en clarifier la structure. C'est très exactement l'exercice auquel nous nous livrons ici. Que ce soit dans nos travaux sur le Rap, sur le théâtre, sur le rôle de la culture dans les démocraties, sur les discours de l'extrême droite, sur le populisme, nous n'avons jamais eu l'occasion de définir explicitement la démarche qui orientait le travail et qui le structurait. C'est la raison pour laquelle nous revenons longuement sur les travaux des fondateurs pour en proposer une sorte d'exégèse. Ce commentaire très personnel explique pourquoi et comment nous « osons dévoyer la science sur le terrain du politique », comme cela nous le fut reproché à la sortie du livre sur les discours de Jean-Marie Le Pen par des collègues universitaires « institutionnellement corrects », lors d'une présentation à la Sorbonne Nouvelle/Paris III. Si nous continuons à le faire, c'est que les études culturelles nous y autorisent.

5. Le masculin est ici employé comme générique, pour des commodités rédactionnelles et n'exclut pas les femmes de notre propos.

Ignorance, confusion, provocations

Il est difficile de parler de « quelque chose » qui fait l'objet de définitions multiples, toujours mouvantes, instables, allant des pratiques aux méthodes en passant par des objets. Les études culturelles sont comprises de bien des manières, particulièrement dans la francophonie. Et même la communauté universitaire a du mal à s'y retrouver. S'agit-il d'analyser des pratiques populaires — la lecture des best-sellers⁶ ; s'agit-il de désacraliser des objets institutionnels — la construction de la légitimité littéraire⁷ ; s'agit-il de placer la culture au centre de l'analyse politique — l'histoire du théâtre comme outil pour comprendre l'Occupation allemande en France pendant la Deuxième Guerre mondiale⁸ ? Il s'agit sans doute de tout cela à la fois et de bien d'autres choses encore.

Pour comprendre comment les études culturelles trouvent leur place dans les méthodes et les pratiques de recherche, il nous faut les situer d'abord dans le corpus des sciences sociales et humaines telles qu'elles sont organisées au Royaume-Uni. Deux disciplines structurent les sciences sociales et humaines en Grande-Bretagne : l'histoire et la philosophie. En France, ce sont

-
6. Voir Denis Saint-Jacques et Roger de la Garde (sous la dir. de), *Les pratiques culturelles de grande consommation — Le marché francophone*, Québec, Nuit blanche, 1992 ou Denis Saint-Jacques et al., *Ces livres que vous avez aimés — Les best-sellers au Québec de 1970 à aujourd'hui*, Québec, Nuit blanche, 1994.
 7. Voir Terry Eagleton, *Literary Theory — An Introduction*, Oxford, Basil Blackwell Ltd, 1983, paru en français sous le titre *Critique et théorie littéraires — Une introduction*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Formes sémiotiques », 1994.
 8. Voir Maryse Souchard, avec Marc Favier, « Les remises en question contemporaines (1887-1997) », dans Alain Viala (sous la dir. de), *Le théâtre en France des origines à nos jours*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Premier cycle », 1997, p. 377-465.

plutôt la linguistique (et l'analyse textuelle⁹) et la sociologie qui organisent les savoirs et les apprentissages. Cette différence est fondamentale au point qu'aujourd'hui Terry Eagleton est souvent répertorié comme philosophe, alors qu'en France, ses travaux relèveraient davantage de la linguistique en raison des analyses de textes auxquelles il se consacre souvent. Ce double ancrage en histoire et en philosophie explique que le point de vue des études culturelles soit toujours en premier lieu historique dans la façon d'aborder les objets d'étude. Cela explique sans doute aussi en partie pourquoi les études culturelles ont trouvé un si faible écho en France au point d'être ignorées la plupart du temps. Mais cette explication n'est pas pleinement satisfaisante. Même si les chercheurs français ont la réputation de peu lire en langues étrangères et si la France est un pays qui traduit peu (en comparaison, par exemple, de l'Italie ou de l'Argentine qui compensent ce qui est perçu comme une faiblesse de leur masse critique par une politique de traduction très active), il y a malgré tout des échanges suffisants avec la Grande-Bretagne pour que les travaux en études culturelles ne soient pas totalement inconnus en France¹⁰. Pour preuve, et bien au-delà de l'anecdote,

-
9. Cette affirmation est certes discutable. Cependant, jusqu'à la fin des années 1980, il nous semble que la linguistique est bien l'une des deux disciplines qui organisent les apprentissages en sciences humaines et sociales. Depuis le développement des théories post-modernes, avec le déconstructionisme et la mise au placard du structuralisme, elle est en retrait mais elle a contribué largement à construire une certaine approche de nos objets d'étude.
 10. À ma connaissance, il n'existe qu'un seul ouvrage en France, celui de Armand Mattelart et Érik Neveu, *Introduction aux Cultural Studies* [2003], Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2008. Ce livre semble bien être le seul en France à présenter les études culturelles. Même si je ne partage pas toujours le propos des auteurs, leur travail reste l'une des meilleures présentations

en 1989, la compagne de Terry Eagleton avait Pierre Bourdieu pour directeur de thèse. Si notre grand sociologue a cité parfois les travaux de Raymond Williams, il a refusé de préfacier la traduction de *Literary Theory — An Introduction*, sans donner d'explications¹¹. Pourtant, il ne pouvait pas ignorer l'importance de ce livre, vendu à un million d'exemplaires à travers le monde, l'un des ouvrages contemporains de sciences humaines les plus lus. Les réseaux qui auraient dû permettre la diffusion de ces idées, de ces pratiques, de ces méthodes existaient bel et bien. Mais il est parfois plus commode de garder pour soi certaines connaissances¹². Et puis, les études culturelles s'affichaient ouvertement marxistes.

Dans *Criticism and Ideology — A study in Marxist Literary Theory*¹³, Terry Eagleton oppose la critique littéraire bourgeoise, affaire de *gentlemen*, et la critique matérialiste et marxiste dans une démarche radicale qui place l'idéologie au principe de l'analyse :

actuellement disponibles. Il arrive à d'autres auteurs de citer rapidement les études culturelles, comme Denys Cuche, *La notion de culture dans les sciences sociales*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 1996, p. 75. Mais cela reste anecdotique.

11. C'est Marc Augé, alors directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales, qui écrira cette préface.
12. Il est intéressant de constater à quel point les chercheurs français sont capables de publier sans donner la moindre référence ni bibliographie des lectures qui ont contribué à construire leurs réflexions et leur écriture. Pour preuve, au hasard, le livre de Hélé Béji, *L'imposture culturelle*, Paris, Stock, coll. « Essai », 1997, par exemple p. 113 et suiv. Mais la France a la chance d'avoir un groupe social très particulier, « les intellectuels », qui pensent seuls, réinventent le monde à chacun de leur livre, n'ont pas besoin de justifier les positions qu'ils défendent, le tout avec un aplomb inégalé.
13. Terry Eagleton, *Criticism and Ideology — A Study in Marxist Literary Theory*, Londres, Verso, 1976. Ce livre est complété par la parution, quasi simultanée, de *Marxism and Literary Criticism*, Londres, Methuen & Co. Ltd, 1976.

Criticism is not an innocent discipline, and never has been. It is a branch of Marxist criticism to enquire into the history of criticism itself: to pose the question of under what conditions, and for what ends, a literary criticism comes about. For criticism has an history, which is more than a random collocation of critical acts. If literature is its object, it is not its sole points of genesis; criticism does not arise as a spontaneous riposte to the existential fact of the text, organically coupled with the object it illuminates. [...] In constructing the history of criticism, we are not tracing the exfoliation through history of a linear, if irregular, process: it is the history of criticisms which is at issue. We are seeking the determinants of the particular historical « spaces » which make the emergence of such an object possible in the first place, and which determine its relations to other synchronous discourses. The science of the history of criticisms is the science of the historical forms which produce those criticisms — criticisms which in turn produce the literary text as their object, as the « text-for-criticism »¹⁴.

-
14. Terry Eagleton, *Criticism and Ideology*, ouvr. cité, p. 17: « La critique n'est pas une discipline innocente, et elle ne l'a jamais été. Il existe une branche de la critique marxiste qui fait des recherches sur l'histoire de la critique elle-même: elle pose la question de savoir sous quelles conditions, et dans quels buts, la critique littéraire a émergé. Il s'agit de construire historiquement la critique, au-delà d'une collection aléatoire d'actes critiques. Si la littérature est son objet, ce n'est pas le seul aspect de cette genèse; la critique n'apparaît pas comme la riposte spontanée à l'existentialité du texte, organiquement liée à l'objet qui l'éclaire. [...] En construisant l'histoire de la critique, nous ne cherchons pas une explication à travers l'histoire d'un processus linéaire, même irrégulier: c'est l'histoire des *critiques* qui est l'enjeu. Nous cherchons les déterminants de ces "espaces" historiques particuliers qui font émerger un tel objet à l'avant-scène, et qui déterminent ses relations avec les autres discours synchroniques. La science de l'histoire des critiques est la science des formes

Il est difficile pour des chercheurs français non communistes d'afficher des accointances avec des démarches marxistes, au risque d'être relégués dans une catégorie où l'on confond et se confondent « politique » et « philosophie », « partisanerie » et « méthode ». Bien sûr, les chercheurs « marxistes » en études culturelles font un choix politique tout autant que philosophique et méthodologique. Pour autant, il n'y a pas en Grande-Bretagne de confusion entre « marxisme » et « pro-soviétisme » ou « pro-maoïsme », ce qui est le cas en France pour l'essentiel. Cependant, alors qu'elle est Première Ministre, Margaret Thatcher ne s'y trompe pas et suspend les subventions du *Center for Cultural Studies* de l'université de Birmingham, ce repère de « gauchistes » qui critiquent ouvertement les politiques gouvernementales sous couvert de travaux scientifiques. Le Centre est fermé en 1980¹⁵ et ses chercheurs se dispersent, certains en Australie, d'autres aux États-Unis (comme Jameson, par exemple) ; seul Eagleton reste en Grande-Bretagne et rejoint Oxford.

Terry Eagleton définit ainsi le marxisme : « Marxism is a scientific theory of human societies and of the practice of transforming them ; and what that means, rather more concretely, is than the narrative Marxism has to deliver is the story of the struggles of men and women to free themselves from certain forms of exploitation and oppression. There is nothing academic about those struggles, and we forget this at our cost¹⁶. » On

historiques qui produisent de telles critiques — critiques qui finissent par produire le texte littéraire comme leur objet, comme un « texte-pour-la-critique ». » Notre traduction.

15. Pour en savoir plus à ce propos, lire l'excellente analyse de Armand Mattelart et Érik Neveu, *Introduction aux Cultural Studies*, ouvr. cité, p. 27-47.
16. Terry Eagleton, *Marxism and Literary Criticism*, ouvr. cité, p. vii : « Le marxisme est une théorie scientifique des sociétés humaines

comprend que l'engagement est au principe de la démarche, qu'il s'agit bien d'un regard *critique* porté sur la société et ses productions quand bien même il n'y a pas de soutien partisan. On comprend aussi mieux comment, dans le contexte politique français, cette position est difficilement compréhensible, voire inadéquate. En France, un chercheur « marxiste » est aussi — parfois d'abord — membre d'un parti « marxiste », sans qu'il y ait nécessairement un lien explicite avec son travail de chercheur. En Grande-Bretagne (et sans doute dans d'autres pays), un chercheur « marxiste » choisit ses approches et ses méthodes en fonction de cet engagement philosophique, existentiel. Terry Eagleton précise ce positionnement dans un entretien de 1990¹⁷ :

It seems undeniable to me, as a Marxist, that we are living in a global system. I do not mean a system without contradictions, but one in which the powerful connections between different levels, state, economy, culture, politics, are very evident and have become even more startlingly so with the right wing regimes that we have been suffering in large parts of West. [...] In fact, if there are some theorists in the West today who can afford to abandon those notions of determining global structure, that may be simply because they are privileged enough to do so. It is something of a luxurious position to me. There are many ordinary men and women throughout the world, and not mainly in universities, who have no

et de la façon dont elles se transforment ; plus concrètement, cela veut dire que les récits que le marxisme doit porter sont l'histoire des luttes des hommes et des femmes pour se libérer de l'exploitation et de l'oppression. Il n'y a rien d'académique dans ces luttes, et nous l'avons appris à nos dépens. » Notre traduction.

17. « Terry Eagleton on the Concept of Aesthetic — An interview by Maryse Souhard », dans Barbara Havercroft et Bertrand Gervais (sous la dir. de), *Recherches sémiotiques/Semiotic Inquiry*, Toronto, vol. 10, n^{os} 1-2-3, 1990, p. 163-174.

doubt that in their day-to-day experience, those global structures are operative and determining¹⁸.

La chute du mur de Berlin n'y changera rien : la position est bien celle d'un choix pour l'analyse, d'un point de vue qui détermine les approches, d'une démarche qui cultive comme essentiel un regard toujours critique sur une société dans laquelle les rapports entre les humains sont des rapports de force, de pouvoir et de domination.

Il importe de bien comprendre que, même s'il n'y a pas d'analyse marxiste sans point de vue historique, ce n'est pas l'analyse marxiste seulement qui détermine le point de vue historique des études culturelles. C'est la répartition des domaines disciplinaires. Il y a, certes, une intéressante et opportune connivence. Mais on peut aborder un objet d'études d'un point de vue historique sans être marxiste. En revanche, on ne peut pas envisager d'entreprendre une analyse relevant des études culturelles sans commencer par établir l'histoire de l'objet analysé. Il reste à voir si l'on peut entreprendre une analyse relevant des études culturelles sans être marxiste.

18. « Terry Eagleton on the Concept of Aesthetic », art. cité, p. 173 : « Il me semble indiscutable, en tant que marxiste, que nous vivons dans un système global. Je ne veux pas dire un système sans contradictions, mais un système dans lequel les rapports dominants entre différents niveaux — État, économie, culture, politique — sont tout à fait évidents et le deviennent étonnamment encore plus dans les régimes de droite que subissent bien des pays de l'Ouest. [...] En fait, s'il existe certains théoriciens de l'Ouest qui peuvent aujourd'hui se permettre d'abandonner ces notions de structure globale déterminée, c'est peut-être simplement parce qu'ils sont assez privilégiés pour pouvoir le faire. Pour moi, c'est une position "luxueuse". Il y a beaucoup d'hommes et de femmes à travers le monde, et bien peu d'entre eux sont dans les universités, qui n'ont aucun doute sur le fait que, dans leur vie quotidienne, ces structures globales sont opérantes et déterminantes. » Notre traduction.

Avant de questionner l'histoire de l'objet d'analyse, c'est l'histoire du chercheur qui doit être questionnée. Terry Eagleton a l'habitude de poser cette question aux chercheurs qui le rejoignent :

Pourquoi travaillez-vous sur cet objet ? Je ne veux pas connaître la réponse. Elle ne regarde que vous. Vous n'avez peut-être même pas besoin de trouver cette réponse. Mais vous devez vous poser cette question. Le choix d'un objet d'étude n'est jamais innocent. Il est la résultante de votre histoire familiale, personnelle, culturelle, de la société dans laquelle vous avez grandi. Il est aussi le produit des déterminismes économiques, financiers, institutionnels de votre environnement. Posez-vous cette question et abordez votre objet en pleine conscience de vos intérêts ou, tout au moins, en sachant que d'une manière ou d'une autre vous y avez des intérêts¹⁹.

La démarche des études culturelles est, en quelque sorte, réflexive et le chercheur n'y échappe pas. Il est loin d'être inutile de prendre conscience des impacts extérieurs sur nos choix de recherche : demandes de subvention, promotions, accès aux responsabilités, publications, etc., autant de cas qui déterminent, en tout ou en partie, le choix de nos objets. Et ce choix tend le plus souvent à faciliter l'intégration des chercheurs dans leur communauté, à en obtenir la reconnaissance indispensable à la poursuite de leur carrière. Il n'est pas facile de travailler dans l'isolement ou à l'écart des paradigmes dominants²⁰,

19. Entretien privé, Oxford, septembre 1989. Je travaillais à l'époque sur les grandes sagas familiales du xx^e siècle. J'ai passé plus de temps à travailler sur Albert Thibaudet et son *Liseur de romans*, cette année-là, que sur mes romans. La question m'avait troublée profondément et je n'ai jamais manqué, par la suite, de me la poser au début de chaque recherche.

20. À cet égard, on lira avec profit le livre de Thomas Kuhn, *Structure des révolutions scientifiques* [1962, 1970], Paris, Champs Flammarion, coll. « Champs », 1983.

ignoré par des collègues qui ne comprennent pas le sens des projets. C'est pourtant la trajectoire de l'un des fondateurs des études culturelles, Raymond Williams.

L'histoire d'une démarche : Raymond Williams

Raymond Williams rejoint l'université de Cambridge en 1961²¹. À la fin de sa vie, à la question « Vous êtes marxiste, n'est-ce pas²² ? », il répond ceci :

If I am asked finally to define my own position, I would say this. I believe in the necessary economic struggle of the organised working class. I believe that this is still the most creative activity in our society, as I indicated years ago in calling the great working-class institutions creative cultural achievements [...]. I believe that it is not necessary to abandon a parliamentary perspective as a matter of principle, but as a matter of practice I am quite sure that we have to begin to look beyond it... I think that no foreseeable parliamentary majority will inaugurate socialism unless there is a quite different kind of political

-
21. Raymond Williams (1921-1988). Pour en savoir davantage, on lira Terry Eagleton (sous la dir. de), *Raymond Williams — Critical Perspectives*, Cambridge/Oxford, Polity Press/Basil Blackwell Ltd, 1989. Ce livre, commencé comme une analyse critique du travail de Williams, se transforme en « Mélanges » à la suite de son décès inattendu. On y retrouve la signature de la plupart des chercheurs impliqués dans les études culturelles, tels, par exemple, Stuart Hall, Edward W. Said, Dai Smith ou Francis Mulhern. Un long entretien de Eagleton avec Williams (« The Politics of Hope: An Interview », p. 176-183), une bibliographie complète des travaux de Williams (p. 184-227) et une très belle série de photos complètent cet ouvrage.
 22. Raymond Williams, « You're a Marxist Aren't You ? », dans *Resources of Hope*, Londres, Verso, 1989, p. 75-76, repris dans *Raymond Williams*, ouvr. cité, p. 109, à la fin de la série de photos, au milieu du volume.

activity [...] involv(ing) the most active elements of community politics, local campaigning [...]. I believe that the system of meanings and values which a capitalist society has generated has to be defeated in general and in detail by the most sustained kinds of intellectual and educational work. This is a cultural process which I called « the long revolution »... a genuine struggle which was part of necessary battles of democracy and of economic victory for the organised working class. People change, it is true, in struggle and by action. Anything as deep as a dominant structure of feeling is only changed by active new experience. But this does not mean that change can be remitted to action otherwise conceived. On the contrary the task of a successful socialist movement will be one of feeling and imagination quite as much as one of fact and organisation²³.

-
23. *Raymond Williams*, ouvr. cité, p. 109 : « Si on me demande de définir ma position, je dirais ceci. Je crois dans la nécessaire lutte économique d'une classe ouvrière syndiquée. Je crois que c'est encore l'activité la plus créative dans notre société, comme je l'ai dit il y a plusieurs années en définissant la classe ouvrière comme une grande institution de création culturelle [...]. Je crois qu'il n'est pas nécessaire de renoncer au projet parlementaire en tant que principe mais, en tant que pratique, je suis à peu près certain que nous devons commencer à regarder au-delà... Je pense qu'il n'existe pas de majorité parlementaire prévisible qui introduira le socialisme à moins que se mette en place une façon vraiment différente de faire de la politique [...] impliquant les éléments les plus actifs de la communauté politique, faisant campagne localement [...]. Je crois que le système de significations et de valeurs que la société capitaliste a produit doit être vaincu en général et en particulier par les travaux intellectuels et pédagogiques les plus exigeants. C'est un processus culturel que j'ai appelé "la longue révolution"... une lutte authentique qui fait partie des batailles nécessaires de la démocratie et de la victoire économique de la classe ouvrière syndiquée. Les gens changent, et c'est vrai, dans les luttes et dans l'action. Quelque chose d'aussi profond qu'une structure dominante d'émotions ne peut évoluer que dans une expérience nouvelle et active. Mais cela ne veut pas dire que le

On comprendra que de tels propos font de Raymond Williams un OVNI dans le ciel de Cambridge²⁴. Raymond Williams n'appartient pas au sérail de « Oxbridge²⁵ », il vient de la formation des adultes, domaine dans lequel il a longtemps travaillé. Originaire d'une communauté ouvrière rurale de Wales, il se retrouve dans un *College* où le nombre de fois où l'on dîne à la « Table haute²⁶ » semble décider du jugement que l'on porte sur les personnes. Il ressemble plus à un paysan qu'à un doyen universitaire et n'utilise pas les codes des classes moyennes-supérieures qu'il côtoie désormais. Il dira d'ailleurs que Cambridge est l'un des endroits les plus grossiers de la planète. Ses conférences et ses cours sont, pour ceux qui les suivent, des moments de grande libération : un homme parle librement, sans sacrifier ses idées et ses engagements au langage politiquement correct du monde universitaire, et sans renoncer pour autant à manier l'abstraction et la difficulté. Non seulement Williams parle librement, mais il permet aussi à ceux qui l'écoutent d'en faire autant, il libère leur parole et les aide à devenir pleinement des personnes

changement peut bénéficier d'une action conçue autrement. Au contraire, l'épreuve d'un mouvement socialiste triomphant sera la victoire de l'émotion et de l'imagination tout autant que celle des faits et de l'organisation. » Notre traduction.

24. Ou un OUNI (Objet Universitaire Non Identifié)...
25. Néologisme formé à partir de la contraction de « Oxford » et « Cambridge » et qui exprime le fait d'appartenir socialement aux deux plus importantes universités britanniques. Expression humoristique, parfois méprisante. On peut également dire « Cambford ».
26. La *High Table* est celle des professeurs et de leurs invités, lesquels prennent généralement leur repas en toge accordée à leur grade universitaire. La remarque est de Terry Eagleton, dans son « Introduction » à *Raymond Williams*, ouvr. cité, p. 1. Nous nous appuyons sur ces pages pour aborder le parcours de Raymond Williams.

citoyennes plutôt que des universitaires désincarnés. Eagleton ajoute : « I think everyone who met Williams was struck by what I can only call his deep inward ease of being, the sense of a man somehow centred and rooted and secure in himself at a level far beyond simple egoism²⁷. » Ses collègues de la faculté d'anglais (Leavis ou Steiner, par exemple) dans laquelle il enseigne le prennent pour une espèce de sociologue qui serait arrivé là par erreur et qui reste imperméable à la Beauté des poètes. Eux s'occupent de l'essentialité humaine, alors que Williams perd son temps à s'occuper de classes sociales, d'industries, de politique et, pire encore, de cinéma, de publicité et de presse populaire. C'est tout le paradoxe et toute la richesse intellectuelle d'Oxford, où Terry Eagleton travaillera de nombreuses années, et de Cambridge, où Williams passera vingt-sept ans, que de recruter des enseignants politiquement incorrects. À eux de faire leur place dans ces lieux d'histoire, de mémoire et de traditions aristocratiques. À eux de s'y renier ou non. Et le défi est de taille pour ceux qui acceptent de le relever.

Raymond Williams fait travailler ensemble les deux domaines distincts des études anglaises telles qu'elles sont comprises à Cambridge : une analyse serrée des textes, d'une part, et, d'autre part, une prise en compte de la vie et de la pensée. Mais, quand ses collègues parlent « d'analyse serrée » ou « d'attention au langage », Williams parle de linguistique historique ; quand ils parlent de « la vie et de la pensée », Williams parle de

27. Terry Eagleton, « Introduction », *Raymond Williams*, ouvr. cité, p. 2 : « Je pense que toute personne rencontrant Williams était frappée par ce que je peux seulement décrire comme sa profonde et intime capacité d'être, l'impression d'un homme centré, enraciné et sûr de lui bien au-delà du simple égoïsme. » Notre traduction.

« société » ou « d'histoire culturelle ». En même temps, Williams est pris dans cette contradiction qu'il va essayer de dépasser durant toute sa vie : comment analyser son propre groupe social de l'extérieur ? Dès *Culture and Society*²⁸, il vise à inscrire l'analyse critique des textes littéraires dans une histoire sociale qui l'éclaire. Et ceux qui accueillent ce livre à bras ouverts sont moins enthousiastes quand Williams revient sur les brutalités du capitalisme : « Tragedy for him was not the death of princes but the death of his railway signalman father, whom nobody would ever have heard of had it not been for his devoted son²⁹. » Passionné de langage, Williams est aussi un précurseur de ce qui s'appellera bien plus tard l'interdisciplinarité. Les mots sont pour lui des condensés de l'histoire et des pratiques sociales, le lieu des luttes historiques, les dépositaires des opinions et des dominations politiques. Ce ne sont sûrement pas les féministes qui le contrediront !

Si Raymond Williams travaille sur la culture, il parle moins d'études culturelles que de matérialisme culturel. Cette notion recouvre les conditions sociales et matérielles des productions culturelles comme les pratiques d'écriture et de création, bien loin d'une compréhension exclusivement académique. Il s'en explique longuement dans *Keywords* à l'article « Culture³⁰ ». Sous couvert d'un

-
28. Raymond Williams, *Culture and Society — 1780-1950*, Londres, Chatto & Windus, 1958. La dernière édition revue et augmentée date de 1983 et paraît à New York chez Columbia University Press.
 29. Terry Eagleton, « Introduction », *Raymond Williams*, ouvr. cité, p. 7 : « Pour lui, la tragédie ce n'était pas la mort des princes mais la mort de son garde-barrière de père dont personne n'aurait entendu parler sans la dévotion de son fils. » Notre traduction.
 30. Raymond Williams, *Keywords — A Vocabulary of Culture and Society*, Londres, Fontana Press, 1976. La dernière édition, chez le même éditeur, date de 1988. Ce livre gagnerait aujourd'hui

inventaire des sens du mot « culture », ce texte expose très précisément la conception que Williams a de cette notion. Pour lui, si le sens du mot est difficile à préciser, ce n'est pas seulement parce qu'il a connu toutes sortes d'usages dans les différentes langues européennes, mais c'est surtout parce qu'il est l'un des concepts les plus importants de plusieurs disciplines intellectuelles dont les fondements renvoient à des systèmes de pensée souvent incompatibles. Le sens premier le plus important relève de l'agriculture, du travail de la croissance naturelle. C'est vers le XVI^e siècle que le sens s'étend à la « croissance » de l'esprit humain, tout en conservant le sens d'agriculture qui domine jusqu'au XIX^e siècle. Cette évolution est d'abord métaphorique et met de l'avant le « travail » sur l'esprit humain. Puis, passant de la définition d'un processus spécifique à un processus général, le sens devient plus abstrait. C'est à partir de ce moment-là que commence l'histoire complexe du mot « culture » dans le monde moderne. Si, en français, l'usage du mot se construit à peu près de la même manière qu'en anglais, il n'en va absolument pas de même en allemand, où le mot « *Kultur* » est très tôt synonyme de « civilisation ». Du coup, « culture » comme « civilisation » sont la plupart du temps employés au pluriel, introduisant ainsi un jugement, une hiérarchie entre les civilisations, entre les cultures, aussi bien pour des pays différents que pour les différents groupes sociaux d'une même société. « Civilisation » est d'abord employé en allemand pour désigner les cultures nationales et traditionnelles, par opposition à ce qui est « mécanique ». « Civilisation » (avec parfois pour synonyme « spirituel ») s'oppose alors à « matériel ». Puis, vers 1900, « culture » renvoie à

encore d'être traduit en français tant la modernité de son propos le place au centre des débats qui continuent d'agiter les sciences humaines et sociales.

« matériel » et « civilisation » à « spirituel ». Dans le même temps, la première anthropologie distingue entre « civilisation » et « cultures primitives ». Il reste certes facile de comprendre le sens du mot « culture » quand celui-ci désigne spécifiquement la culture de la betterave ou celle d'une bactérie. Mais, une fois dépassées les références physiques, il existe trois différentes catégories d'usage du mot « culture » :

(i) the independent and abstract noun which describes a general process of intellectual, spiritual and aesthetic development, from C18; (ii) the independent noun, whether used generally or specifically, which indicates a particular way of life [...] (iii) the independent and abstract noun which describes the works and practices of intellectual and especially artistic activity. This seems often now the most widespread use: culture is music, literature, painting and sculpture, theatre and film. A Ministry of Culture refers to these specific activities, sometimes with the addition of philosophy, scholarship, history. This use, (iii), is in fact relatively late. [...] It is clear that, within a discipline, conceptual usage has to be clarified. But in general it is the range and overlap of meanings that is significant. The complex of senses indicates a complex argument about the relations between general human development and a particular way of life, and between both and the works and practices of art and intelligence. [...] The complexity, that is to say, is not finally in the word but in the problems which its variations of use significantly indicate³¹.

31. Raymond Williams, *Keywords*, ouvr. cité, p. 80-81 : « (1) le substantif indépendant et abstrait qui décrit le développement intellectuel, spirituel et esthétique d'un processus général; (2) le substantif indépendant, utilisé généralement ou spécifiquement, pour désigner un mode de vie particulier; [...] (3) le substantif indépendant et abstrait qui décrit les travaux et les pratiques

Parallèlement à ces trois sens, le mot « culture » prend une dimension plus négative lorsqu'il renvoie à la « culture » dominante, aux savoirs de ceux qui ont le pouvoir, en distinguant l'Art, c'est-à-dire la culture, des pratiques populaires et du divertissement. On parle alors de « sous-culture », celles de certains groupes sociaux, les plus populaires évidemment. Il est d'ailleurs fascinant de constater à quel point la classe ouvrière est toujours dépossédée de ses créations culturelles qui ne deviennent pleinement « culturelles » — et quittent le statut de « sous-culture » — que lorsque la bourgeoisie et la petite bourgeoisie (ce que nous appelons pudiquement aujourd'hui les « classes moyennes ») s'en emparent et se les approprient. Elles en permettent la reconnaissance et l'institutionnalisation, l'ancrage historique, la diffusion. C'est vrai de tous les Arts de la rue, qui sont aujourd'hui essentiellement produits ailleurs que dans la rue et le plus souvent par les enfants de ceux qui ont les moyens de leur offrir un lieu pour le faire. C'est vrai de l'art naïf, de la *Comedia del arte*, du *Bel canto* et l'on pourrait multiplier les exemples. Ce sont ces productions, ces

d'une activité intellectuelle, particulièrement artistique. C'est, semble-t-il, l'usage le plus courant et le plus répandu : la culture c'est la musique, la littérature, la peinture et la sculpture, le théâtre et le cinéma. Un ministère de la Culture s'occupe de ces activités auxquelles s'ajoutent parfois la philosophie, la recherche, l'histoire. Ce sens, (3), est en fait relativement récent. [...] Il est clair que, pour chaque discipline, l'usage du concept doit être précisé. Mais en général, c'est l'étendue et le chevauchement des sens qui sont signifiants. La complexité de ces sens souligne la complexité argumentative qui met en cause à la fois les relations entre ces sens et les travaux et les pratiques de l'art et de l'intelligence. [...] Cette complexité ne se retrouve finalement pas dans le mot lui-même mais dans les problèmes que pointent de façon signifiante les variations de son usage.» Notre traduction. Voir aussi Maryse Souchart, *Liberté, égalité, imaginez ! La culture est un combat*, Paris, Seuil, coll. « Points virgule », 2001.

créations et le chemin qui les mène vers cette institutionnalisation qui forment, en partie, les objets des études culturelles. Moins des pratiques « atypiques » que la façon dont ces pratiques s'ancrent socialement et ce qui rend possible cet ancrage.

Williams aura travaillé aussi bien sur le théâtre, le roman contemporain (Orwell, par exemple), la littérature anglaise des XIX^e et XX^e siècles, la télévision, la communication, la publicité, etc. Il aura écrit des nouvelles, des romans et des pièces de théâtre. Il n'a jamais voulu créer autour de lui une « École », mais ses écrits ont contribué à former une génération de chercheurs qui, à leur tour, se sont emparés des objets légitimés par l'institution pour en établir la critique comme des objets illégitimes pour en modifier le statut. Son travail — on pourrait dire « ses recherches » — a anticipé bien des questions qui se posent encore aujourd'hui dans les sciences humaines et sociales, même si nous ne savons pas toujours ce que nous lui devons³². Cependant, il n'est pas sûr que ce corpus construise une théorie explicite, même si l'on peut penser qu'il y a bien une théorie à l'œuvre dans les études culturelles, telles que Raymond Williams nous les a léguées.

Théorie, méthode, objets

Il nous semble important d'essayer de définir ce que pourrait être une théorie des études culturelles. En effet,

32. Et il connaissait et lisait les recherches des sociologues français qu'il a contribué à faire connaître au Royaume-Uni, comme Pierre Bourdieu par exemple, dont il analyse le travail dans Nicholas Garnham et Raymond Williams « Pierre Bourdieu and the sociology of culture: an introduction », *Media, Culture & Society*, Londres, vol. 2, n° 3, 1980, p. 210, cité par Armand Mattelart et Érik Neveu, *Introduction aux Cultural Studies*, ouvr. cité, p. 42-43.

si l'on veut pouvoir sortir cette « démarche » du ghetto populaire dans lequel elle est souvent enfermée, nous devons être en mesure d'en montrer la portée générale. Ce qui est certain, c'est que les chercheurs en études culturelles tiennent sur la nécessité théorique un discours tout à fait construit :

L'économiste J. M. Keynes faisait remarquer que ceux qui détestent la théorie ou qui déclarent s'en passer très bien sont en fait ceux qui utilisent des théories dépassées. [...] Certains étudiants et certains théoriciens disent aussi que les théories littéraires « nuisent à la relation entre le lecteur et l'œuvre ». La réponse la plus simple à cette objection est de dire que sans théorie, même inconsciente et implicite, nous ne saurions pas ce qu'est une « œuvre littéraire » ni comment la lire. Être hostile à la théorie, c'est en fait s'opposer aux théories des autres pour n'en soutenir qu'une. L'un des buts de ce livre est de lutter contre cette répression en en conservant le souvenir³³.

Ainsi s'ouvre l'avant-propos de *Critique et théorie littéraires*. Pas de dogmatisme donc, pas de vérité absolue se dressant contre toutes les autres, mais une recherche active, théorique et qui s'assume en tant que telle. Le livre se termine par un chapitre en forme de conclusion, « La théorie politique³⁴ ». On y lit ceci :

Quel est l'*objectif* de la théorie littéraire ? Pourquoi s'en préoccuper ? N'y a-t-il pas dans le monde des questions plus fondamentales que les codes, les signifiants et les lecteurs ?

Arrêtons-nous sur la dernière de ces questions. Alors que j'écris, on estime que le monde contient 60 000 têtes nucléaires, et nombre d'entre elles ont une

33. Terry Eagleton, *Critique et théorie littéraires*, ouvr. cité, p. 1-2.

34. Terry Eagleton, *Critique et théorie littéraires*, ouvr. cité, p. 191-213.

capacité mille fois supérieure à la bombe qui détruisit Hiroshima. La possibilité que ces armes soient utilisées durant notre vie augmente nettement chaque jour. Le coût approximatif de ces armes est de 500 billions de dollars par an, c'est-à-dire 1,3 billion de dollars par jour. 25 billions de dollars, soit les 5 % de cette somme, pourraient alléger fondamentalement les problèmes de la pauvreté du Tiers Monde. Qui-conque croirait que la théorie littéraire est plus importante que de telles questions serait en aucun doute considéré comme excentrique, mais peut-être à peine moins excentrique que ceux qui pensent que l'on peut lier les deux questions. Qu'est-ce que la politique internationale a en commun avec la théorie littéraire ? Pourquoi cette insistance perverse à vouloir entraîner la politique dans la discussion ?

Il n'y a en réalité aucun besoin de faire entrer la politique dans la théorie littéraire : tout comme dans le sport sud-africain, la politique s'y trouve depuis le début. Je désigne par politique la façon dont nous organisons notre vie sociale et les relations de pouvoir que cela entraîne. Ce que j'ai tenté de montrer tout au long de ce livre, c'est que l'histoire de la théorie littéraire moderne fait partie de l'histoire politique et idéologique de notre époque.

[...] Et, en effet, la théorie littéraire est moins un objet d'études intellectuelles de plein droit qu'une perspective originale sous l'angle de laquelle l'on peut voir l'histoire de notre temps. [...] Car tout corps de théories concerné par le sens humain, les valeurs, le langage, les sentiments et l'expérience sera inévitablement engagé dans d'autres croyances plus larges et plus profondes sur la nature des individus et des sociétés, sur des problèmes de pouvoir et de sexualité, et sur des interprétations de l'histoire passée, du présent et des espoirs dans l'avenir. Il ne s'agit pas de *regretter* cet état de fait — de *blâmer* la théorie littéraire parce qu'elle serait mêlée à de telles questions et de souhaiter une théorie littéraire « pure »

qui en serait détachée. D'ailleurs, une théorie littéraire « pure » n'est qu'un mythe universitaire. Certaines des théories que nous avons analysées dans ce livre ne sont nulle part plus clairement idéologiques que dans leur tentative d'ignorer l'histoire et la politique. [...] Le titre de ce chapitre: « Conclusion: La théorie politique » ne cherche pas à dire: « Enfin, une alternative politique »; il cherche à dire: « La conclusion est que la théorie littéraire que nous avons étudiée est politique »³⁵.

Ce long extrait est, en quelque sorte, programmatique de ce que serait — est — une théorie des études culturelles. Le constat est sans appel: quel que soit l'objet que l'on choisisse pour s'intéresser au monde, c'est toujours du monde qu'on parle à travers cet objet. Et ceux qui prétendent ne s'intéresser qu'à leur objet se leurrent ou nous leurrent. Du coup, aucun n'objet n'est « indigne », même si certains sont plus stimulants que d'autres, tout particulièrement ceux qui dissimulent leur ancrage historico-socio-politique ou ceux que l'institution n'a pas encore repérés comme objets légitimes.

Les études culturelles s'intéressent donc d'abord à « l'histoire de notre temps », à « la nature des individus et des sociétés, [aux] problèmes de pouvoir et de sexualité, et [aux] interprétations de l'histoire passée, du présent et des espoirs dans l'avenir ». La proposition de Terry Eagleton peut déranger ceux qui pensent mener leur travail de recherche dans un total détachement du monde:

Je ne dis pas [...] que tous les théoriciens de la littérature approuvent une société comme la nôtre dans

35. Terry Eagleton, *Critique et théorie littéraires*, ouvr. cité, p. 191-192. Lire aussi Maryse Souchard, « La contribution de l'École britannique », dans Marc Angenot *et al.* (sous la dir. de), *La littérature comme objet social, Discours social/Social Discourse*, Montréal, vol. 7, nos 3-4, 1995, p. 23-28.

laquelle une immense richesse privée se concentre dans les mains d'une petite minorité, alors que l'éducation, la santé, la culture et les loisirs ne sont plus que des services en lambeaux pour l'immense majorité. Mais ils ne verraient pas la pertinence de la théorie littéraire quant à ces questions. Et mon point de vue est que la théorie littéraire a une pertinence tout à fait spécifique s'agissant du système politique : elle a aidé, sciemment ou non, à soutenir et à renforcer ses positions³⁶.

Et il ajoute :

Dans l'acte même de fuir les idéologies modernes, la théorie littéraire révèle sa complicité souvent inconsciente avec elles, elle trahit son élitisme, son sexisme, son individualisme dans le langage « esthétique » ou « apolitique » qu'elle trouve naturel d'utiliser pour aborder le texte littéraire. La théorie littéraire soutient qu'au centre du monde se trouve le moi individuel et contemplatif, penché sur son livre, s'efforçant d'atteindre l'expérience, la vérité, la réalité, l'histoire ou la tradition. [...] C'est un point de vue qui ressemble à ce qui fut appelé dans le domaine social « l'individualisme possessif » : il reflète les valeurs d'un système politique qui subordonne la socialité de la vie humaine à l'exercice individuel et solitaire³⁷.

Ce qui est dit ici de la — ou des — théorie littéraire peut s'appliquer à toute théorie qui prend en charge les pratiques humaines et sociales, particulièrement les pratiques culturelles. Du coup, les études culturelles comme théorie cherchent à rendre toujours explicite le point de vue d'où elles parlent en prenant soin de préciser comment se construit le regard qu'elles portent sur leurs objets. Elles les abordent dans leur positionnement

36. Terry Eagleton, *Critique et théorie littéraires*, ouvr. cité, p. 193.

37. Terry Eagleton, *Critique et théorie littéraires*, ouvr. cité, p. 193.

historique, économique, politique, dans les relations de pouvoir et de domination qui caractérisent nos sociétés humaines. Elles établissent la matérialité historique des objets qu'elles étudient dans une perspective matérialiste. Pour Eagleton, il y a « pour toute théorie [...] deux façons de se donner une identité et une raison distinctes [des autres théories] : en se définissant soit par ses méthodes spécifiques d'étude, soit par ses objets d'étude ³⁸ ». On peut sans doute dire que les études culturelles se définissent comme théorie à la fois par leur méthode, le matérialisme historique, l'analyse de l'ancrage économique et politique, et des rapports de pouvoir ; et par leurs objets, comme nous l'avons dit, en tant qu'ils dissimulent leur positionnement historique, social, politique ou qu'ils ne sont pas encore légitimés par l'institution ³⁹.

Trop souvent, les études culturelles ont été réduites — et le sont encore — à la prise en charge des pratiques populaires, comme ici : « Soit on part des cultures populaires, en se demandant ce que les récepteurs font des produits médiatiques. On observe alors comment ils les consomment, à quel type de négociation du sens, de ritualisation de la réception, de ré-interprétation cette

-
38. Terry Eagleton, *Critique et théorie littéraires*, ouvr. cité, p. 194. C'est tout ce chapitre qu'il faudrait citer — ou lire et relire — tant il explique avec précision le projet des études culturelles. Même s'il semble ne parler que des théories littéraires, c'est bien des théories en général dont il parle et de leur place dans l'action sociale et politique. On lira aussi avec profit l'article « Theory », dans Raymond Williams, *Keywords*, ouvr. cité.
39. Lire, à ce sujet, Denis Saint-Jacques, « Conflits de culture et valeur littéraire », dans Denis Saint-Jacques (sous la dir. de), *Que vaut la littérature ?*, Québec, Nota Bene, coll. « Les Cahiers du CRELIQ », 2000, p. 5-24. Et aussi Michel de Certeau, *La culture au pluriel* [1974], Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1993, particulièrement sa conclusion, p. 205-222.

consommation donne lieu. Cette position est celle des *Cultural Studies* britanniques [...] ⁴⁰. » Cette interprétation fait l'impasse sur la prise en charge « académique » d'objets qui ne le sont pas — la réception médiatique des publics populaires, par exemple. Les études culturelles traitent tous leurs objets avec le même « sérieux », avec les mêmes outils et c'est sans doute aussi l'une de leurs plus fortes spécificités. Il n'existe plus d'objets dotés d'une « essentialité académique », mais bien plutôt un regard construit sur les mêmes fondements théoriques pour aborder tous les objets, aucun n'étant indigne d'analyse. Si, aujourd'hui, nous étudions avec le même entrain la littérature institutionnelle, la bande dessinée, le cinéma, la publicité, la presse et la télévision populaire, le théâtre, la poésie, le roman réaliste ou contemporain, les best-sellers, etc., nous le devons aux travaux en études culturelles. Toutefois, ramener les études culturelles à leurs seuls objets populaires, prolétaires, c'est ignorer les objets d'étude de leurs fondateurs ⁴¹ et de ceux qui poursuivent leur travail. L'histoire ne semble avoir surtout retenu des études culturelles que leur intérêt pour ces objets atypiques. Et ce n'est sans doute pas par hasard. Il est rassurant de se dire que cette démarche n'a pas de sens si on cherche à l'appliquer aux pratiques institutionnelles. Elles peuvent du coup échapper à l'acuité de ce regard éminemment critique et politiquement sévère. Elles peuvent poursuivre leur chemin vers l'immortalité sans être questionnées sur ce qui le rend possible. Chacun conserve son statut : l'œuvre et le chercheur.

Ce sont pourtant souvent les mêmes chercheurs qui sont capables d'utiliser les études culturelles quand ils se

40. Bruno Ollivier, *Les sciences de la communication — Théories et acquis*, Paris, Armand Colin, coll. « U », 2007, p. 195.

41. On pourra se reporter à la bibliographie des monographies de Terry Eagleton à la fin de cet ouvrage pour s'en convaincre.

penchent sur des objets populaires tout en conservant le privilège des théories « légitimes » lorsqu'ils analysent des objets institutionnels : ne pas confondre Balzac et la dernière publicité d'une marque allemande de voitures grosses cylindrées qui vante « la Joie » de ses modèles. Certes, il est devenu possible, sans risque majeur pour sa carrière, d'analyser les deux types d'objets, mais pas avec les mêmes outils. Un peu comme si on changeait sa batterie de cuisine selon que l'on préparerait des hamburgers ou un confit de canard ! Ces précautions montrent à quel point les études culturelles ont fondamentalement raison et à quel point elles dérangent. L'institution a encore bien des difficultés à admettre qu'elle construit ses objets pour légitimer sa position d'institution : « la littérature, disait Roland Barthes, est ce qui est enseigné comme littérature⁴² ». Les études culturelles nous amènent à renoncer à la valeur intrinsèque de nos objets d'étude, à la valeur intrinsèque de notre propre démarche, à notre propre valeur intrinsèque en tant que chercheurs.

Pour autant, les études culturelles ne prônent pas un relativisme qui ferait renoncer aux notions de Beau ou d'Art, à une hiérarchie de valeurs, de pratiques, de productions, de créations. Elles ne s'inscrivent pas dans l'idéologie du « tout se vaut » qui, dans les médias, donne la même place aux micros-trottoirs et à l'interview du spécialiste. Elles ne posent pas la question en ces termes, ce qui est très différent. Le problème, pour les études culturelles, n'est pas de savoir si ceci est mieux que cela, mais comment ceci fonctionne tout autant que cela ; ce que ceci produit socialement, politiquement, économiquement tout autant que cela ; ce que ceci implique de

42. Cité par Terry Eagleton, *Critique et théorie littéraires*, ouvr. cité, p. 194.

relations de pouvoir tout autant que cela. Les études culturelles ne comparent pas leurs objets les uns aux autres ; elles regardent comment ils s'inscrivent historiquement et ce qui en résulte. Quand on adhère à ce projet, on renonce en même temps à tenir sa légitimité académique de la prise en charge des seuls objets légitimés institutionnellement. On renonce parfois à sa légitimité académique... mais on peut aussi la construire sur d'autres bases tout en sachant que le chemin vers la reconnaissance académique sera certainement plus long et plus ardu.

Non seulement les études culturelles ne parlent pas que du populaire, mais elles échappent aussi au piège du populisme⁴³. Elles ne parlent pas à la place d'un peuple qui ne saurait pas exprimer ses désirs, ses pratiques ; elles ne jugent pas ces désirs et ces pratiques. Williams comme Eagleton sont conscients de ce piège qui guette ceux qui, appartenant à l'institution académique, prétendent rester au contact des milieux populaires qu'ils ont quittés et dont ils se sont irrémédiablement éloignés. C'est sans doute ce qui les pousse à écrire sur leurs origines, le Sud de l'Angleterre pour le premier, l'Irlande pour le second, à produire des romans et du théâtre, à intervenir régulièrement dans la presse, à travailler avec des associations, à contribuer à des scénarios de film, bref à sortir de l'institution chaque fois qu'ils le peuvent pour ne pas rester trop loin des objets/sujets qui les mobilisent. Et c'est un vrai défi. Si l'on travaille sur Racine, on s'adresse à ses pairs. Même ses étudiants partagent les mêmes codes, ou essaient de le faire, ou

43. Voir Maryse Souchard, « Les nouveaux (?) populismes », dans Maryse Souchard *et al.* (sous la dir. de), *Le populisme aujourd'hui*, Nantes/Paris, M'éditer/Presses universitaires de France, 2007, p. 5-33.

envisagent d'être un jour à la place de celui qui leur enseigne. On est « entre soi » et il n'est pas nécessaire de faire attention à ceux auxquels on s'adresse puisqu'ils sont issus du même milieu ou qu'ils apprennent à faire semblant de l'être. Pas nécessaire non plus de justifier son objet d'étude, puisque l'institution s'en charge. Si l'on travaille sur des pratiques populaires, il est beaucoup plus difficile de ne pas tenir un discours élitiste, méprisant, distant de ce peuple dont on analyse les pratiques sans plus lui appartenir. On peut, comme l'entomologiste, croire que l'on ne ressemble pas à ces « mouches » et les étudier de loin. Pour les chercheurs en études culturelles, il n'existe pas quelque chose comme « les gens », espèce humaine certes, mais qui serait différente. Les chercheurs en études culturelles sont aussi « des gens » qui ont conscience de leur humanité « normale », « ordinaire » malgré les particularités évidentes⁴⁴ de leur statut social. La quête de reconnaissance institutionnelle semble difficilement compatible avec le projet des études culturelles.

Il suffit d'avoir donné un jour un séminaire sur les études culturelles et d'avoir laissé aux étudiants le libre choix de l'objet d'étude, à l'exception des objets légitimés, pour mesurer ce risque « populiste ». Les étudiants arrivent intimidés, convaincus de l'absolue trivialité de

44. Et ces particularités sont extrêmement frappantes à « Oxbridge », même pour un universitaire : peu de contraintes d'enseignement, pas d'argent qui circule — on règle la facture des repas que l'on prend dans son collège mensuellement, des salles de repos réservées selon les statuts académiques avec du café et du thé en libre-service, l'accès sans contraintes aux grandes bibliothèques où travaillent des employés compétents et zélés qui mettent un point d'honneur à répondre aux exigences des chercheurs et, bien loin, les quartiers ouvriers, au-delà des ponts de chemin de fer, invisibles.

leur choix, prêts à s'excuser et à renoncer. Plus ils proviennent de milieux moins aisés (les milieux populaires sont encore bien rares à l'université), plus ils sont gênés par ce qu'ils proposent. Et il ne faudrait pas grand-chose dans les propos du professeur qui les accueille pour les humilier d'avoir osé. Ils sont déjà familiers des attentes institutionnelles et se troublent d'y déroger. Mais, lorsqu'une de mes collègues me déclare à la fin du XX^e siècle, désespérée, que ces lycéens de première sont idiots parce qu'ils ne comprennent pas la symbolique du vol de l'épervier devant un Julien Sorel éperdu d'amour pour une Madame de Rênal inaccessible⁴⁵, je me dis que sa remarque est bien davantage la preuve de son archaïsme que de la stupidité des lycéens. C'est aussi la marque de la « bonne » lecture de l'œuvre littéraire, construite, institutionnalisée, validée par l'Agrégation de Lettres modernes⁴⁶ qui instaure et maintient la tradition et contre laquelle nul ne peut s'élever s'il veut faire « carrière ». Bien comprendre le texte littéraire, dans cette perspective, c'est d'abord et surtout montrer que l'on a lu les « maîtres » et que l'on est capable de discourir comme eux. C'est la même chose lorsque l'on demande aux étudiants de réfléchir aux « intentions » d'un auteur, à ce qu'il a voulu dire, en leur proposant la tâche impossible de sonder son inconscient. Là encore, la

45. Référence à Stendhal, *Le rouge et le noir* (1830). En Première, classe équivalente à la dernière année de collège québécois, les lycéens préparent leur examen de français.

46. Concours français sans la réussite duquel on ne peut enseigner dans les classes terminales des lycées ni obtenir un poste universitaire dans toutes les disciplines pour lesquelles ce concours existe. On ne peut pas dire que la modernité, l'innovation, la créativité soient les marques de commerce de l'Agrégation, bien au contraire. Terry Eagleton explique très bien ce à quoi servent les études littéraires dans la conclusion de *Critique et théorie littéraires*, ouvr. cité, p. 197-198.

tradition littéraire est au travail et il n'est pas question de s'y opposer.

Dans les deux cas, l'histoire, la société, la politique sont absentes de la réflexion. « L'œuvre » bénéficie d'une existence autonome, quasi mystique, détachée des contingences de son siècle comme de celui de ses lecteurs. Objet quasi « sacré », elle demande une « liturgie » spécifique et parfaitement codifiée pour être abordée dans les « règles de l'Art ». C'est bien ce à quoi s'opposent les études culturelles et ce qui fait sans doute leur plus grand intérêt. Elles permettent, par exemple, de se questionner sur le positionnement d'un Jean-Paul Sartre dont les œuvres sont jouées à Paris, sous l'Occupation, dans des théâtres rebaptisés par Vichy, devant des parterres de Nazis et de collaborateurs qui contribueront à son succès⁴⁷, sans que la société française ne s'en émeuve vraiment à la Libération. Elles autorisent une lecture qui réfute la valeur « intrinsèque » d'une « œuvre » pour toujours se questionner sur sa valeur sociale, sur son rôle social.

Pratiques des études culturelles

Nous l'avons vu, les études culturelles s'intéressent à nos pratiques collectives, et aux rapports de pouvoir et de domination dans lesquels elles s'inscrivent. C'est dans ce cadre que nous avons entrepris, avec Michel Goldberg, l'analyse des discours sociaux sur les innovations scientifiques et techniques⁴⁸. Ce projet est d'abord le résultat

47. Voir Maryse Souchard, avec Marc Favier, « Les remises en question », art. cité, p. 426-428.

48. Maître de conférences à l'université de La Rochelle, il enseigne la biologie. Cette recherche est menée dans le cadre du projet « Bioram » (Direction : Professeur Gérald Thouand — Université

d'une commande : Gérald Thouand, professeur à l'université de Nantes/IUT de La Roche-sur-Yon et spécialiste des biotechnologies, travaille, entre autres, sur des bactéries bioluminescentes, organismes génétiquement modifiés, qui permettent, par exemple, de repérer des salmonelles dans des aliments. Le domaine d'application industrielle est immense : agriculture, chaînes alimentaires, usines de l'industrie agro-alimentaire, industrie pharmaceutique, etc. Le problème consiste à produire un discours qui soit compris par les industriels et par les élus, responsables des collectivités territoriales, pour qu'ils investissent dans le financement de ces recherches. L'objectif est précis : pouvoir communiquer efficacement pour convaincre d'éventuels partenaires. Mais ce discours fait appel à des notions éminemment problématiques dans nos sociétés : « bactéries », « organismes génétiquement modifiés », « biotechnologies ⁴⁹ », par exemple. Nous avons donc entrepris de comprendre comment se construisent les discours sociaux sur ces questions pour montrer pourquoi et comment ces

de Nantes — UMR CNRS 6144 GEPEA/ERTint 1052 CBAC). Nous constituons l'axe « incongru », puisque appartenant aux sciences humaines et sociales de ce projet composé, pour l'essentiel, de « vrais » scientifiques. Heureusement, mon acolyte est aussi un « vrai » scientifique et je profite de sa légitimité. Ce projet a donné lieu à la création d'un groupe de recherches à l'université de La Rochelle, le GREADIS. Voir <http://greadis.univ-lr.fr>

49. Lire, à ce sujet, le très célèbre ouvrage de Marie-Monique Robin, *Le monde selon Monsanto — de la dioxine aux OGM, une multinationale qui vous veut du bien*, Paris, La Découverte/Arte Éditions, 2008 ; ou voir son film, *Le monde selon Monsanto*, 2008. Marie-Monique Robin est une journaliste-cinéaste d'investigation. Son film *Voleurs d'yeux* (1995) a reçu, la même année, le prix Albert Londres, qui est la plus prestigieuse distinction française pour le journalisme d'enquête et qui atteste du sérieux et de la qualité de son travail.

notions sont devenues socialement problématiques au point de nuire à la réception du discours des scientifiques.

L'enjeu est celui de la construction de la légitimité scientifique dans nos sociétés qui ont instauré le « principe de précaution » en règle absolue de nos modes de vie⁵⁰. Et il est de taille ! Depuis le mois d'octobre 2009, le gouvernement français a lancé un débat national public sur les nanotechnologies sous la forme d'une « consultation » dont l'objectif était d'informer sur cette nouvelle technologie tout en écoutant ceux qui souhaitaient s'exprimer sur le sujet. La dernière réunion a eu lieu à Paris le 23 février dernier, sur invitation et sous contrôle policier. Dix-sept débats étaient prévus à l'origine mais tous n'ont pas pu se dérouler normalement, certains ont même dû être annulés : les opposants aux nanotechnologies, regroupés dans plusieurs collectifs parmi lesquels « Pièces et main d'œuvre » de Grenoble, appelaient au boycott des rencontres et sont intervenus chaque fois qu'ils l'ont pu pour en perturber ou en empêcher la tenue. Pour rappel, les nanotechnologies (un nanomètre vaut un milliardième de mètre) sont déjà présentes dans les produits que nous consommons : test de grossesse, crèmes solaires, pneus, textiles, etc. Comme le signale Rose Frayssinet, des Amis de la Terre,

leurs effets sur la santé et l'environnement sont largement inconnus. [...] « On ne sait pas ce qu'il faut mesurer ». « Comment imaginer que ça peut être contrôlé ? En cas de catastrophe, qui sera responsable ? » Qu'en feront les pouvoirs publics, une fois en possession des conclusions de cette consultation ?

50. Voir Michel Goldberg et Maryse Souchard, « Fiction, idéologie et argumentation dans le débat sur les organismes génétiquement modifiés », *Médiation et information MEI*, Paris, 2010 (sous presse).

Telle est la question. Il leur sera difficile, désormais, de faire comme si les problèmes n'étaient pas posés⁵¹.

On pourrait multiplier les exemples d'articles de presse qui abordent cette question sous l'angle du danger potentiel, des risques inconnus, mais qui n'en existent pas moins même s'ils ne sont pas identifiés, ou des possibles dérives policières (implanter sur les personnes des « nanopuces » d'identification, par exemple). Dans tous les cas, les nouvelles technologies sont essentiellement diabolisées et les scientifiques qui les défendent sont suspectés de conflit d'intérêts.

Il faut dire que ce débat national s'est déroulé en même temps que les incitations gouvernementales à se faire vacciner massivement pour éviter la contamination par le virus H1N1 de la nouvelle grippe, dont le discours officiel disait les dangers trop souvent mortels et l'arrivée d'une pandémie d'une ampleur inégalée depuis la Grippe espagnole. En février 2010, la pandémie est restée bien discrète, le nombre de morts est inférieur à celui d'une grippe saisonnière « normale » et les Français ont résisté à la campagne de vaccination. Pendant ce temps, les médias — et quelques enquêtes universitaires — mettaient le doigt sur la collusion entre les conseillers de la ministre de la Santé, souvent médecins et chercheurs, et les entreprises multinationales responsables de la fabrication des vaccins, ces dernières contribuant au financement des recherches des premiers. La France avait commandé 120 millions de doses de ces vaccins, pour n'en voir administrer finalement que quelques millions de doses. Le gouvernement tente depuis de

51. Rose Frayssinet, « Nanotechnologies : fin du débat public », *Ouest-France*, 23 février 2010, p. 4. *Ouest-France* est un quotidien régional, qui est aussi le journal le plus lu en France.

vendre les surplus au Tiers Monde, de convaincre les Français qu'il est toujours opportun de se faire vacciner en prévision d'une grippe à l'automne 2010 et d'annoncer que le pays sera prêt pour la prochaine épidémie. Dans ce débat, des médecins, des chercheurs, des universitaires se sont opposés publiquement sur la véracité d'une pandémie, les dangers du virus et la fiabilité des vaccins dont la mise au point a pu sembler extrêmement rapide au vu des contraintes sanitaires habituelles. Le public a dû choisir « son camp » et déterminer seul son attitude face aux exhortations gouvernementales et aux oppositions scientifiques. Pas simple !

Il est important de rappeler que la société française, comme d'autres sociétés du Premier Monde⁵², a connu depuis quelques décennies de terribles accidents scientifiques causés par des erreurs d'évaluation ou d'interprétation, de mauvais choix théoriques, ou des mensonges politiques. On se souviendra de la Crise de la vache folle⁵³, de l'Affaire du sang contaminé par le virus du SIDA, de l'hormone de croissance ou de l'arrêt aux frontières nationales des nuages de particules radioactives après l'explosion de la centrale de Tchernobyl en Russie⁵⁴. Nous distinguons ces événements dramatiques

-
52. L'expression est brésilienne et permet d'éviter les appellations « pays industrialisés » ou « pays développés ». Le Brésil se décrit comme un pays du Deuxième Monde, par rapport au Tiers Monde. Cette dénomination a le mérite de proposer une classification plus technique qu'idéologique.
 53. C'est-à-dire la crise provoquée par la variante humaine de la protéine prion de l'encéphalopathie spongiforme bovine (ESB), proche de la maladie de Creutzfeldt-Jacob.
 54. La France a aussi connu, et connaît encore, l'arrachage des champs de maïs transgéniques par les membres de la Confédération paysanne (et d'autres organisations), dont José Bové a été le porte-parole. Il est aujourd'hui député européen. Ce personnage très médiatique a largement contribué à engendrer les peurs que nous évoquons.

des conséquences, tout aussi désastreuses, de certains choix dus à l'état des connaissances — amiante, dioxine, laine de verre, solvants, etc. — même si l'on peut montrer qu'une fois les connaissances acquises, les décisions n'ont pas toujours été prises avec la rapidité qui s'imposait. C'est le cas pour l'amiante, par exemple, et la société québécoise connaît bien ce dossier. Quand les intérêts nationaux et/ou industriels sont en jeu, les décisions sont toujours plus longues à se prendre. Cependant, le discours social sur les innovations scientifiques et techniques confond, la plupart du temps, ces deux niveaux. Il construit la même méfiance aussi bien face aux dangers attestés contre lesquels rien n'est fait que face aux risques potentiels qui ne sont pas attestés. Ainsi, de nombreuses municipalités françaises ont retiré de leurs écoles primaires les systèmes de transmission par ondes, les « Wifi », au principe de la crainte d'un risque, possible mais scientifiquement controversé, pour la santé des enfants, lesquels vont à l'école à pied au milieu des gaz d'échappement des automobiles dont les dangers sont, eux, parfaitement connus. Les sociétés du « principe de précaution » ont de moins en moins la liberté d'innover, puisque les conséquences de certaines innovations sont inconnues, imprévisibles. C'est bien l'enjeu des discours sociaux sur les innovations scientifiques et techniques : la crainte — voire le rejet — de l'innovation au nom du « principe de précaution ». Est-ce que des débats publics sur la construction des automobiles auraient permis d'en prévoir les dangers pour la santé comme pour l'environnement et les ressources naturelles ? Et l'usage de la cigarette aurait-il été prématurément interdit ? À quoi aurait ressemblé un débat public sur la vaccination au temps de Pasteur ? Fallait-il y renoncer ? Devra-t-on un jour porter un casque et une ceinture de sécurité dans son lit parce que c'est l'endroit où les gens meurent le plus souvent ? Que devient la vie

humaine sans prises de risques ? Ces questions ne sont pas de simples provocations. Si elles y ressemblent, c'est bien que le discours social a intégré pleinement le « principe de précaution » sans le discuter sur le fond, c'est-à-dire dans ses dimensions philosophiques et politiques : quelle société construisons-nous ? Est-ce bien le projet collectif dont nous voulons nous doter ?

Nombreuses sont les publications, ces derniers temps, qui alimentent ces débats en amplifiant les craintes et les peurs, sans en discuter toujours les fondements. On citera, par exemple, le dernier livre d'Isabelle Stengers, *Au temps des catastrophes — Résister à la barbarie qui vient*⁵⁵, celui de Jean-Pierre Dupuy, *Petite métaphysique des tsunamis*⁵⁶, ou celui de François Flahaut, *Le crépuscule de Prométhée — Contribution à l'histoire de la démesure humaine*⁵⁷. Isabelle Stengers écrit : « Mentir d'abord, affirmer que c'est trop tard ensuite, et recouvrir le tout par une morale de l'inéluctable, “on n'arrête pas le progrès”, voilà ce que demande

55. Isabelle Stengers, *Au temps des catastrophes — Résister à la barbarie qui vient*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond/La Découverte, coll. « Bibliothèque socialiste », 2009.

56. Jean-Pierre Dupuy, *Petite métaphysique des tsunamis*, Paris, Seuil, coll. « Débats », 2005.

57. François Flahaut, *Le crépuscule de Prométhée — Contribution à l'histoire de la démesure humaine*, Paris, Mille et une nuits, coll. « Essai », 2008. On pourra lire également Hervé Kempf, *Pour sauver la planète, sortez du capitalisme*, Paris, Seuil, coll. « L'Histoire immédiate », 2009 et Bertrand Méheust, *La politique de l'oxymore — Comment ceux qui nous gouvernent nous masquent la réalité du monde*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond/La Découverte, coll. « Bibliothèque socialiste », 2009. Voir aussi, dans *Le Monde diplomatique*, le très bon dossier de Mona Chollet, « Le ciel nous préserve des optimistes », septembre 2009, p. 22-23 et celui, portant sur la grippe H1N1, de Denis Duclos, « Peut-on évaluer les risques ? Psychose de la grippe, miroir des sociétés », dans la même publication, p. 1 et p. 18-19.

la liberté d'innover⁵⁸. » Elle parle de la « liberté » de Monsanto, même si la phrase semble avoir une portée générale qui met en question l'innovation elle-même. Le problème n'est pas ici de débattre du bien-fondé des interrogations que portent ces ouvrages, mais de la confusion qu'ils contribuent à entretenir entre les risques inhérents à toutes les activités humaines et ceux, bien plus précis, de certaines innovations scientifiques et techniques dont le profit financier immédiat est l'objectif primordial. L'analyse est compliquée par le choix des gouvernements des pays du Premier Monde, en particulier, de lier le développement de la recherche à son financement par des intérêts privés dont les motivations sont d'abord économiques. Et par l'acceptation de ces financements par l'essentiel des laboratoires de recherche. La recherche « appliquée », la « réponse aux besoins industriels », autant de pièges dans lesquels s'engouffrent les chercheurs pour regretter ensuite leur liberté perdue⁵⁹. Et ils perdent en même temps leur crédibilité lorsqu'ils essayent d'expliquer l'innocuité de leurs recherches et de justifier leurs travaux.

Les grandes peurs — de la technologie, de l'étranger, du terrorisme, de la maladie... — se multiplient, parfois attisées par qui y trouve son compte. Car des services de sécurité à l'industrie pharmaceutique, l'anxiété est un marché. Au fond, la panique suscitée par la grippe tend un miroir aux sociétés. S'y reflètent

58. Isabelle Stengers, *Au temps des catastrophes*, ouvr. cité, p. 45.

59. Sans parler des clauses de confidentialité qu'ils s'engagent à respecter dès que des partenaires privés entrent, même minimalement, dans le financement de leurs recherches, ce qui est le cas pour le projet « Bioram ». Comme les autres chercheurs du projet, nous le signerons sans doute avec la quasi-certitude de n'être pas menacés par une perte de liberté d'expression : les sciences humaines et sociales croient toujours échapper aux contraintes économiques des « partenaires ».

les intérêts, les fantasmes et l'ombre d'une régression obscurantiste qui prête aux scientifiques de noirs desseins. Tout tourne, dès lors, autour de cette question : comment réduire le risque en amont pour échapper à l'angoisse permanente⁶⁰ ?

Si les scientifiques acceptent cette question comme allant d'évidence, elle se retourne contre eux. Comme l'explique très bien Denis Duclos, la crédibilité scientifique est attaquée de deux côtés : soit les scientifiques appartiennent au groupe de ceux qui ont menti ou n'ont pas été assez vigilants (le sang contaminé, par exemple) ; soit ils appartiennent au groupe de ceux qui s'alarment trop vite (la pandémie de grippe H1N1).

Comme le rappelle Pascal Froissart, à propos des théories conspirationnistes, le « *“droit au doute”* est important, voire *“sain”* ; mais, quand il se transforme en obligation d'être terrorisé, on entre dans une autre logique, celle des périodes sombres de l'histoire⁶¹ ». Les scientifiques reconnaissent au public le droit de s'interroger sur leurs pratiques, mais avec modération. Ils lui demandent surtout de les lire, de les écouter, de les entendre. Denis Duclos explique très bien sur quoi et comment se construit à la fois la peur d'une pandémie grippale et la perte de crédibilité de la position scientifique, le tout entraînant un haut niveau d'incohérence médiatique et sociale :

Déployer, sur le registre de la peur, les discours de la science et de la responsabilité politique en matière de santé afin de mieux mobiliser les populations contre des dangers parfois encore potentiels comporte des conséquences négatives. Répétés par tous les moyens

60. Denis Duclos, « Peut-on évaluer les risques ? », art. cité, p. 1.

61. Pascal Froissart, *La rumeur — Histoire et fantasmes*, Paris, Belin, coll. « Débats », 2002, cité par Denis Duclos, « Peut-on évaluer les risques ? », art. cité, p. 19.

« pédagogiques », ils finissent par se combiner avec un ensemble d'orientations anxio-gènes qui ne sont pas pour rien dans l'explosion des expressions carrément... « paranogènes ». Les profiteurs de la peur sont présents dans cette dérive : « Au secours, la grippe arrive ! » clame *Santé Magazine*, le 12 décembre 2008. Ou encore ce fabricant de masques contre la grippe dont le thème publicitaire sur Internet est : « N'attendez pas qu'il soit trop tard⁶² ! »

Il s'engage alors une sorte de « dialogue de sourds⁶³ » où plus personne n'entend ni ne croit personne, où le débat se disperse dans des enjeux secondaires, où la crédibilité des uns est niée par les autres, où plus aucune information ne peut être reçue sans être aussitôt mise en doute.

Comme on l'aura constaté, nous en sommes à définir notre problématique. Pour y parvenir, nous avons déjà analysé quelques corpus : une fiction, en forme de fable méprisante et ironique sur l'absurdité d'un monde sans OGM⁶⁴ ; des débats entre scientifiques⁶⁵ ; des méthodes d'enseignement de la biologie⁶⁶.

62. Denis Duclos, « Peut-on évaluer les risques ? », art. cité, p. 18.

63. Voir, à ce sujet, le livre de Marc Angenot, *Dialogues de sourds — Traité de rhétorique antilogique*, Paris, Mille et une nuits, coll. « Essai », 2008.

64. Il s'agit d'un extrait qui ouvre le livre de Jean-Paul Oury, *La querelle des OGM*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Science, histoire et société », 2006. Ce texte est disponible sur <http://greadis.univ-lr.fr> Nous en avons fait l'analyse dans Maryse Souchard et Michel Goldberg, « Fiction, idéologie et argumentation », art. cité.

65. Nathalie Garric et Michel Goldberg, « Mise en scène de la scientificité dans le débat citoyen. Le cas des OGM comme argument d'une lettre ouverte autour de la science », *Médiation et information MEI*, Paris, 2010 (sous presse).

66. Grâce Kraska et Michel Goldberg, « L'analyse de discours sur une problématique environnementale : un projet d'enseignement

Nos premiers résultats montrent que les chercheurs délégitiment leurs positions par l'emploi d'arguments incompatibles avec leurs fonctions sociales : mauvaise foi, mépris, ignorance des propos de leurs adversaires, échanges entre pairs dont la contradiction est exclue. Mais les thèses qui s'opposent à eux sont parfois tellement excessives qu'ils ont beau jeu de les ignorer ou de les mépriser. Ainsi : « La thèse que je défends [...] est que le nazisme fut la version anticipée, paroxystique, et donc suicidaire, d'un processus d'appropriation du monde et de la nature humaine que le néolibéralisme contemporain poursuit de manière sournoise, différée, mais implacable⁶⁷. » À trop outrer le trait, on ne peut établir les bases d'un échange serein, mais il n'est pas certain que ce soit ce qui est recherché. Le nazisme est souvent convoqué quand il s'agit de trouver des explications aux dérives écologiques, scientifiques et technologiques actuelles. On peut s'entendre pour dire que ce régime fut effectivement celui où des humains ont cru détenir une toute puissance sur leur environnement, l'humanité qui les entourait, les techniques qu'ils avaient développées et qu'il a assujéti le tout à un projet dramatique et délirant. On peut s'entendre aussi pour dire que l'évolution de nos sociétés peut faire craindre un nouvel écho pour les extrêmes droites face à des populations déboussolées, sans repère et facilement manipulables dans une confusion absolue des valeurs et des projets. Mais, présentées sans précaution, certaines comparaisons font courir le risque du discrédit au discours qui les énonce brutalement.

pour des étudiants en sciences », *Éducation relative à l'environnement : Regards — Recherches — Réflexions*, Montréal, 2010 (sous presse).

67. Bertrand Méheust, *La politique de l'oxymore*, ouvr. cité, p. 133.

Nous avons établi nos corpus à partir, d'une part, des articles parus dans la presse grand public qui abordent la question des OGM. D'autre part, nous avons recensé les publications récentes d'ouvrages abordant la question de l'innovation scientifique et technologique, écrits par des chercheurs et des universitaires « institutionnels » et parus chez des éditeurs reconnus et dans des collections « légitimantes ». Enfin, nous avons retenu des manuels universitaires de biologie, en français et en anglais, parmi les plus diffusés et les plus souvent utilisés dans l'enseignement. Notre objectif est d'avoir un panorama le plus complet possible (sans être bien sûr exhaustif) de ces discours d'autorité pour analyser comment ils construisent leur argumentation et de quelle manière ils tentent de se légitimer. Dans une étape suivante, nous établirons, d'une manière similaire, un corpus composé de textes d'opposition à l'innovation scientifique et technologique, pour être en mesure d'établir une comparaison des axes de l'argumentation et des énoncés des deux camps. Méthodologiquement, nous privilégions l'analyse de discours avec des recours à l'analyse de contenu quand cela nous semble pertinent. Ce qui nous intéresse surtout dans ce choix de méthodes, c'est la possibilité de montrer ce que *disent* ces discours, au-delà des intentions déclarées ou inavouées de leurs auteurs. L'analyse de discours⁶⁸ présente l'avantage de permettre la prise en charge du texte, certes, mais aussi sa dimension discursive, c'est-à-dire son positionnement social, les relations entre les énonciateurs et leurs énonciataires, l'inscription des narrateurs, les structures

68. Y compris lorsqu'elle est assistée par ordinateur pour permettre la prise en charge de grands corpus. Notre mode d'analyse est précisé dans Maryse Souchard *et al.*, *Le Pen — Les mots. Analyse d'un discours d'extrême droite* [1997], Paris, La Découverte, coll. « Découverte/Poche », 1998.

argumentatives. Il s'agit bien de l'analyse des relations de pouvoir et de domination, positionnées historiquement, économiquement, politiquement, c'est-à-dire la mise en action du programme des études culturelles.

La vulgate répète à l'envi que nous sommes entrés dans la société de la communication, comme un état de fait enviable, porteur de progrès et de grand bonheur collectif. Les nouvelles technologies de la communication sont généralement présentées sous un jour favorable pour les échanges qu'elles rendent possibles et la libre circulation de la parole et des idées de chacun qu'elles autorisent. En même temps, ces nouvelles technologies de la communication facilitent et légitiment l'expression de tous les discours et, parmi eux, de toutes les craintes, toutes les peurs, dans un relativisme absolu des idées et de leurs émetteurs. Nous n'avons pas encore mesuré l'impact de ces fonctionnements sur la délégitimation des discours institutionnels, sur la perte d'autorité des discours informés, sur la mise au même plan de l'opinion et de la connaissance, du micro-trottoir et du spécialiste, du libre commentaire et de la recherche. Et la doxa⁶⁹ s'en réjouit, y compris chez ceux qui sont en perte de légitimité en raison même de ces fonctionnements qu'ils encensent, au point qu'il est politiquement incorrect de refuser le droit de tout un chacun de s'exprimer sur tous les sujets au vu de sa seule expérience. Pourtant, notre expérience individuelle nous apprend chaque jour, à chacun de nos pas, que la Terre est plate, irrémédiablement plate et, sans la recherche, l'abstraction, la théorie, le travail, nous ne saurions pas que nous avons tort de le penser. Devant l'impact de la

69. Au sens que lui donne Marc Angenot, *La parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes*, Paris, Payot, coll. « Langages et sociétés », 1982.

philosophie du retour au Naturel⁷⁰, c'est la Culture qui recule et avec elle ce qui construit notre humanité, et nous n'aurons pas trop des études culturelles pour ouvrir ce grand chantier.

70. Sur ce sujet, on lira avec profit le dernier livre d'Élisabeth Badinter, *Le conflit — La femme et la mère*, Paris, Flammarion, coll. « Essais », 2010.

Raymond Williams

Raymond Williams (1921-1988) finira sa carrière comme professeur de dramaturgie à Cambridge après y avoir été enseignant d'anglais. Avant la Deuxième Guerre mondiale, il enseigne aux adultes en reprise d'études et il gardera toujours la trace de ses contacts avec ces milieux peu favorisés. D'origine populaire, il est un peu à contre-emploi dans cette université prestigieuse qu'est Cambridge, bastion de la reproduction sociale des élites intellectuelles et économiques.

Universitaire politiquement engagé, il défend le projet d'une société aux antipodes des rapports de domination qui caractérisent les sociétés capitalistes. Théoricien marxiste, il place l'histoire et le matérialisme au principe de sa démarche et propose le « matérialisme culturel » comme concept descriptif. Il travaille aussi bien sur l'analyse du théâtre de Ibsen à Eliot, que sur la communication dans l'Angleterre des années soixante, le drame contemporain, le roman anglais de Dickens à Lawrence, sur la télévision, sur Orwell dont il est l'un des spécialistes, sur les relations entre le marxisme et la littérature, sur la poésie et la prose de John Clare et, bien sûr, sur la culture.

Auteur de 29 monographies (seul ou en équipe), cinq nouvelles, cinq romans, quatre pièces de théâtre, plus de 90 chapitres de livre, six pamphlets, près de 250 articles universitaires, 150 critiques de livre dans *The Guardian*, une vingtaine d'articles dans *The Tribune*, autant dans *The Listener* et *New Society*, ces travaux sont traduits en catalan, en danois, en allemand, en italien, en japonais, en portugais, en espagnol. Rien en français. Et c'est sans compter les entretiens qu'il a accordés, les articles qui portent sur ces publications et les livres qui analysent son travail.

On retiendra ici *Reading and Criticism* [1950], Londres, Frederick Muller, coll. « Man and Society », 1962 ; *Culture and Society — 1780-1950* [1958], New York, Columbia University Press, 1983 ; *Keywords: A Vocabulary of Culture and Society* [1976], Londres, Fontana Paperbacks, 1983 ; *Marxism and Literature*, New York, Oxford University Press, 1977 ; *Resources of Hope*, Londres, Verso, 1988 ; *Raymond Williams on Television: Selected Writings*, New York/Londres, Routledge, 1989.

Une bibliographie presque exhaustive des travaux de Raymond Williams est disponible dans Terry Eagleton (sous la dir. de), *Raymond Williams — Critical Perspectives*, Cambridge/Oxford, Polity Press/Basil Blackwell Ltd, 1989, p. 184-227, ainsi qu'un entretien avec Terry Eagleton, « The Politics of Hope: An Interview », p. 176-183 et une présentation de son parcours et de ses travaux, « Introduction », p. 1-11. On pourra aussi trouver, dans Armand Mattelart et Érik Neveu (*Introduction aux Cultural Studies* [2003], Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2008), une analyse de la contribution de Raymond Williams et de ses contemporains, particulièrement Richard Hoggart et Stuart Hall, p. 17-47.

Terry Eagleton

Terry Eagleton (né en 1943), aujourd'hui directeur du Département d'anglais et de la création littéraire à l'Université de Lancaster, a commencé sa vie universitaire en tant que victorianiste et s'est toujours intéressé à l'histoire et à la littérature des XIX^e et XX^e siècles. Ses domaines de spécialité sont la théorie littéraire, les études culturelles, la littérature de langue anglaise et la culture de l'Irlande, à laquelle il a récemment consacré trois livres. Il s'est aussi intéressé à la littérature comparée

dans un livre sur la tragédie où il considère la question en regard des différentes cultures européennes. Avant son arrivée à Lancaster en 2008, il a été professeur de littérature anglaise à l'Université de Manchester à partir de 2001, et professeur de littérature anglaise à l'Université d'Oxford (1992-2001).

Peu de critiques culturels ou de théoriciens peuvent prétendre à sa renommée ou égaler sa production prolifique. Son travail a un impact sur l'enseignement des études littéraires et culturelles à travers l'Europe et dans presque toutes les régions du monde dont la Chine, le Japon, l'Inde, la Russie, l'Australie, le Canada et les États-Unis. Il est l'un des rares universitaires auteur d'un best-seller dont le succès ne se dément pas : son *Literary Theory: An Introduction* (1983) s'est vendu à plus d'un million d'exemplaires.

Terry Eagleton ne rend pas seulement plus accessibles des concepts difficiles, mais il montre aussi qu'il est possible de garder son sens de l'humour, en dépit de toute une vie de travail consacrée aux institutions dont il a critiqué la politique. Il écrit ainsi, à propos de la littérature : « Pendant ce temps, dans le monde extérieur, les gens dévorent des romans, des polards et des romans historiques, sans la moindre idée que les salles du monde universitaire sont en proie à l'angoisse de définir ce qu'est la "Littérature" » (*Critique et théorie littéraires — Une introduction*). Pour lui, le désengagement politique est intrinsèque au postmodernisme. C'est manifeste dans *After Theory* (2003), quand il souligne le narcissisme qui en est venu à dominer les études littéraires et culturelles : « Pour les étudiants des études culturelles, le corps est un sujet immensément à la mode, mais il s'agit plus souvent du corps érotique que du corps affamé. » Et la politique reste au principe de sa démarche.

Monographies, théâtre, fiction et cinéma

The New Left Church, Londres, Sheed & Ward, 1966.

Shakespeare and Society: Critical Studies in Shakespearean Drama, Londres, Chatto & Windus, 1967.

Directions: Pointers for the Post-Conciliar Church, Londres, Sheed & Ward, 1968.

From Culture to Revolution: The Slant Symposium, Londres, Sheed & Ward, 1968.

Exiles and Emigres: Studies in Modern Literature, Londres, Chatto & Windus, 1970.

The Body as Language: Outline of a « New Left » Theology, Londres, Sheed & Ward, 1970.

Myths of Power: A Marxist Study of the Brontes [1975], New York, Macmillan, 1988.

Criticism and Ideology: A Study in Marxist Literary Theory, Londres, New Left Books, 1976.

Marxism and Literary Criticism, Londres, Methuen, 1976.

Walter Benjamin, or Towards a Revolutionary Criticism, Londres, Verso, 1981.

The Rape of Clarissa: Writing, Sexuality and Class Struggle in Samuel Richardson, Oxford, Blackwell, 1982.

Literary Theory: An Introduction [1983], Oxford, Blackwell, 1996 (traduction française, *Critique et théorie littéraires — Une introduction*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Formes sémiotiques », 1994).

The Function of Criticism: From « The Spectator » to Post-structuralism, Londres, Verso, 1984.

Against the Grain: Essays 1975-1985, Londres, Verso, 1986.

Avec Stephen Knight, *Geoffrey Chaucer*, Oxford, Blackwell, 1986.

The End of English, Saint-Jean, Memorial University of Newfoundland (Canada), 1986.

- William Shakespeare*, Oxford, Blackwell, 1986.
 (Sous la dir. de), *Hard Times/Charles Dickens*, Londres, Methuen, 1987.
- Saints and Scholars*, Londres, Verso, 1987 (roman).
- Raymond Williams: Critical Perspectives*, Cambridge/Oxford, Polity Press/Basil Blackwell Ltd, 1989.
- The Significance of Theory*, Oxford, Blackwell, 1989.
- Avec Edward W. Said et Frederic Jameson, *Nationalism, Colonialism, and Literature*, Minneapolis, University of Minnesota Press (USA), 1990 (à l'origine, ces essais ont été publiés comme pamphlets par le Field Day Theatre Company, Derry, 1988).
- The Ideology of the Aesthetic*, Oxford, Blackwell, 1990.
- Ideology: An Introduction*, Londres, Verso, 1991.
- The Crisis of Contemporary Culture*, Oxford, Clarendon Press, 1993.
- Avec Derek Jarman et Ken Butler, *Wittgenstein: The Terry Eagleton Script/the Derek Jarman Film*, Londres, BFI, 1993.
- Ideology*, Londres, Longman, 1994.
- Heathcliff and the Great Hunger: Studies in Irish Culture*, Londres, Verso, 1995.
- Avec Drew Milne (sous la dir. de), *Marxist Literary Theory: A Reader*, Oxford, Blackwell, 1996.
- The Illusions of Postmodernism*, Oxford, Blackwell, 1996.
- Marx and Freedom*, Londres, Phoenix, 1997.
- Saint Oscar and Other Plays*, Oxford, Blackwell, 1997 (théâtre).
- Crazy John and the Bishop and Other Essays on Irish Culture*, Cork, Cork University Press en association avec le Field Day Theatre Company, 1998.
- Scholars and Rebels in Nineteenth-Century Ireland*, Cork, Cork University Press en association avec le Field Day Theatre Company, 1999.
- The Truth about the Irish*, Dublin, New Island Books, 1999.

- The Idea of Culture*, Londres, Verso, 2000.
- Crossing Boundaries : Thinking through Literature*, Sheffield, Sheffield Academic Press, 2001.
- The Gatekeeper : A Memoir*, Londres, Penguin, 2001 (roman).
- After Theory*, Londres, Allen Lane, 2003.
- Figures of Dissent : Critical Essays on Fish, Spivak, Zizek and Others*, Londres, Verso, 2003.
- Sweet Violence : A Study of the Tragic*, Oxford, Blackwell, 2003.
- Holy Terror*, Oxford, Oxford University Press, 2005.
- How To Read A Poem*, Oxford, Blackwell, 2006.
- The Meaning of Life*, Oxford, Oxford University Press, 2007.
- Trouble with Strangers : A Study of Ethics*, Oxford, Blackwell, 2008.

Bibliographie des travaux de Maryse Souchard

Monographies

1. *Le discours de presse — L'image des syndicats au Québec, 1982-1983*, Longueuil, Le Préambule, coll. « L'Univers des discours », 1989, 263 p.
2. *La communication politique locale*, avec Stéphane Wahnich, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je? », 1995, 127 p.
3. *Le Pen — Les mots. Analyse d'un discours d'extrême droite*, avec Stéphane Wahnich *et al.*, préface de Jean-Pierre Faye, Paris, Le Monde Éditions, 1997; réédition Paris, La Découverte, coll. « Découverte/Poche », 1998, 279 p.
4. *Liberté, égalité, imaginez! La culture est un combat*, Paris, Seuil, coll. « Points virgule », 2001, 122 p.

Direction d'ouvrages collectifs et de numéros de revue

5. *Protée*, Chicoutimi, vol. 15, n° 3 (*L'épreuve du texte, description et métalangage*), 1987, 122 p.
6. *Cahiers de recherche sociologique*, avec Régine Robin, Montréal, vol. 12 (*L'énigme du texte littéraire*), 1989, 148 p.
7. *Protée*, avec Khadiyatoulah Fall et Georges Vignaux, Chicoutimi, vol. 8, n° 2 (*Discours: sémantiques et cognitions*), 1990, 168 p.
8. *Fascismes d'hier et d'aujourd'hui*, avec Benamar Médiène *et al.*, Paris, éditions de l'Atelier, 1998, 207 p.

9. *Culture et antifascisme*, avec Benamar Médiène *et al.*, Paris, Le Temps des Cerises, 1998, 107 p.
10. *Les jeunes — Pratiques culturelles et engagement collectif*, avec Denis Saint-Jacques et Alain Viala, Québec, Nota Bene, coll. « Études culturelles », 2000, 301 p.

Traduction de monographie

11. *Critique et théorie littéraires*, préface de Marc Augé, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Formes sémiotiques », 1994, 228 p. (traduction de Terry Eagleton, *Literary Theory — An Introduction*, Oxford, Basil Blackwell Ltd, 1983).

Articles publiés dans des ouvrages collectifs

12. « Modalité du savoir dans un discours social : l'exemple du discours sur les syndicats », dans Pierre Ouellet et Khadiyatoula Fall (sous la dir. de), *Les discours du savoir*, Cahiers de l'ACFAS, n° 40, 1986, p. 255-267.
13. « Idéologie », dans Raymond Théberge et Jean Lafontant (sous la dir. de), *Demain la francophonie en milieu minoritaire ?*, Winnipeg, Centre de recherche du Collège universitaire de Saint-Boniface, 1987, p. 267-268.
14. « Parabole et discours social : la volonté de convaincre », dans Jean Delorme (sous la dir. de), *Parole, figure, parabole*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1987, p. 369-382.
15. « La différence rap », dans Alain Darré (sous la dir. de), *Musique et politique — Les répertoires de l'identité*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1996, p. 257-264.
16. « Les remises en question contemporaines (1887-1997) », avec Marc Favier, dans Alain Viala (sous la

- dir. de), *Le théâtre en France des origines à nos jours*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Premier cycle », 1997, p. 377-465.
17. « La mise en scène symboliste comme adaptation théâtrale », dans Andrée Mercier et Esther Pelletier (sous la dir. de), *L'adaptation dans tous ses états*, Québec, Nota Bene, 1999, p. 59-74.
 18. « Les choix urbanistiques comme éléments de la communication politique locale », dans Lucie K. Morisset, Luc Noppen et Denis Saint-Jacques (sous la dir. de), *Ville imaginaire — Ville identitaire*, Québec, Nota Bene, 1999, p. 177-252.
 19. « Rap. Le cri (politique ?) des banlieues », dans Maryse Souchart *et al.* (sous la dir. de), *Les jeunes — Pratiques culturelles et engagement collectif*, Québec, Nota Bene, coll. « Études culturelles », 2000, p. 93-108.
 20. « Préface », dans Pierre Tévanian et Sylvie Tissot, *Mots à maux — Dictionnaire de la lepénisation des esprits* [1998], Paris, L'Esprit Frappeur, 2002, p. 7-13.
 21. « Le national contre l'international : quand l'extrême droite communique », dans Gilles Brunel et Claude-Yves Charron (sous la dir. de), *La communication internationale — Mondialisation, acteurs et territoires socioculturels*, Montréal, Gaëtan Morin éditeur, 2002, p. 241-255.
 22. « Rap et protestation sociale », dans Jean-Jacques Nattiez (sous la dir. de), *Musiques — Une encyclopédie pour le XXI^e siècle*, vol. 1, *Musiques du XX^e siècle*, Arles, Actes Sud, 2003, p. 862-877.
 23. « Les nouveaux (?) populismes », dans Maryse Souchart *et al.* (sous la dir. de), *Le populisme aujourd'hui*, Nantes/Paris, M'éditer/Presses universitaires de France, 2007, p. 5-33.

Autres articles publiés dans des revues

24. « Introduction », dans Maryse Souchard (sous la dir. de), *Protée*, Chicoutimi, vol. 15, n° 3 (*L'épreuve du texte, description et métalangage*), 1987, p. 3-4.
25. « La mise en discours de l'énonciateur : une question de point de vue », dans Marie Carani *et al.* (sous la dir. de), *Protée*, Chicoutimi, vol. 16, n°s 1-2 (*Le point de vue fait signe*), 1988, p. 105-109.
26. « Phénomènes d'argumentation dans un discours de presse », dans Albert W. Halsall (sous la dir. de), *Texte*, Toronto, n°s 8/9 (*La rhétorique du texte*), 1989, p. 219-226.
27. « Première approche sur le fonctionnement de la norme dans les sagas des années trente », dans Régine Robin, avec la coll. de Maryse Souchard (sous la dir. de), *Cahiers de recherche sociologique*, Montréal, vol. 12 (*L'énigme du texte littéraire*), 1989, p. 121-126.
28. « Pour une sémiotique du roman à thèse : le cas du réalisme socialiste », dans Régine Robin (sous la dir. de), *Protée*, Chicoutimi, vol. 17, n° 3 (*Esthétiques des années trente*), 1989, p. 49-56.
29. « Production discursive et fonction de l'hétérogène », dans Marc Angenot (sous la dir. de), *Discours social/Social Discourse*, Montréal, vol. 2, n° 3, automne 1989, p. 75-82.
30. « Sémiotiques — Une bibliographie », dans Ghyslaine Guertin et Nadia Khouri (sous la dir. de), *Sémiotiques 2 — Théories et champs d'application*, *Horizons philosophiques*, Longueuil, vol. 1, n° 2, 1991, p. 175-187.
31. « Rap, marginalité et discours politique », avec Stéphane Wahnich, dans *L'Aquarium*, Rennes, Institut d'études politiques de Rennes, n°s 11-12 (*Musique et politique*), 1993, p. 225-232.

32. « Les enjeux politiques de la communication locale », avec Stéphane Wahnich, dans Bernard Dagenais (sous la dir. de), *Communication et organisation*, Bordeaux, n° 6 (*La communication locale*), 1994, p. 169-181.
33. « Analyse de discours et traitement automatique des données d'enquête — Le logiciel Termino », avec Sophie David, dans Thierry Bulot *et al.* (sous la dir. de), *Recherches documentaires*, CNRS URA 1164, n° 2 — Université de Rouen, 1995, p. 61-76.
34. « La contribution de l'École britannique », dans Marc Angenot *et al.* (sous la dir. de), *La littérature comme objet social, Discours social/Social Discourse*, Montréal, vol. 7, n°s 3-4, 1995, p. 23-28.
35. « Modes de questionnement et représentations sociales », dans Jeannine Richard-Zappella (sous la dir. de), *Cahiers de linguistique sociale*, Rouen, 28/29 IRED (*Le questionnement social*), 1996, p. 107-113.
36. « La discussion critique du contenu éthique et scientifique des manuels universitaires de biochimie », avec Michel Goldberg et Grâce Kraska, dans Mariane Frenay, Pascale Wouters et Benoît Raucent (sous la dir. de), *Questions de pédagogies dans l'enseignement supérieur. Les pédagogies actives: enjeux et conditions*, Actes du colloque des 24-26 janvier 2007, Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain, 2007, p. 147-157.
37. « Fiction, idéologie et argumentation dans le débat sur les organismes génétiquement modifiés », avec Michel Goldberg, *Médiation et information MEI*, Paris, 2010 (sous presse).

Publications en langues étrangères

Publications en anglais

Direction de numéro de revue

38. *Annals of Scholarship*, avec Régine Robin, New York, vol. 8, n° 1 (*Engagement: French Cultural Politics of the Thirties*), 1991, 143 p.

Articles publiés dans des revues

39. « Towards a Semiotics of the Ideological Novel », dans Régine Robin (sous la dir. de), *Sociocriticism*, Montpellier/Pittsburgh, vol. 2, n° 1 (*Soviet Literature of the Thirties: a Reappraisal*), 1986, p. 47-68.
40. « Terry Eagleton on the Concept of Aesthetic » (Interview), dans Barbara Havercroft et Bertrand Gervais (sous la dir. de), *Recherches sémiotiques/ Semiotic Inquiry*, Toronto, vol. 10, n°s 1-2-3, 1990, p. 163-174.
41. « Sagas as a Form of Commitment », dans Régine Robin et Maryse Souchard (sous la dir. de), *Annals of Scholarship*, New York, vol. 8, n° 1 (*Engagement: French Cultural Politics of the Thirties*), 1991, p. 79-87.

Publication en italien

42. « Rap e protesta sociale », dans Jean-Jacques Nattiez (sous la dir. de), *Enciclopedia della Musica*, Turin, Einaudi éditeur, vol. 1, 2001, p. 729-743.

Rapports de recherche et d'études en tant que responsable du rapport ¹

43. *Rap, marginalité et discours politique*, Rapport d'étude SCP Communication, 1992, 80 p.

1. Les rapports de recherche réalisés au Canada ne sont pas indiqués ici car ils ont tous donné lieu à des publications et ils sont donc répertoriés dans les rubriques correspondantes.

44. *La perception du sida chez les Français et les publics spécialisés du ministère des Affaires sociales et de la solidarité*, Rapport d'étude SCP Communication, 1992, 120 p.
45. *Les jeunes et le sida*, Rapport d'étude La Croix-Groupe Bayard Presse/SCP Communication, 1993, 150 p.
46. *Le traitement de la Shoah dans les manuels d'histoire des classes de première*, Rapport d'étude UEJF/SCP Communication, 1994, 110 p.
47. *La Poste et ses publics internes — Analyse qualitative lexicale*, Rapport d'étude La Poste/SCP Communication, 1994, 450 p.
48. *Les personnes atteintes du sida — leurs besoins de communication et leurs demandes d'information*, Rapport d'étude Sida Info Services (Pierre Kneip)/SCP Communication, 1994, 180 p.
49. *Les 15-24 ans et le sida*, Rapport d'étude Sida Info Services (Pierre Kneip)/SCP Communication, 1994, 195 p.
50. *L'impact de l'émission du 7 avril*, Rapport d'étude Sida Info Services (Pierre Kneip)/SCP Communication, paru dans *Observations et témoignages*, n° 4, septembre 1994, p. 18-23.
51. *Les valeurs des 15-18 ans*, Rapport d'étude Galeries Lafayette/SCP Communication, 1995, 245 p.
52. *Analyse des représentations associées à la consommation de glace*, Rapport d'étude Nestlé/CNRS-LCPE, 2001, 120 p.

Achévé d'imprimer
sur les presses de
L'Avantage Impression
à Rimouski (Québec, Canada) en mars 2010
pour le compte de *Tangence* éditeur.

Revue
Tangence

Les études culturelles. Pour quoi faire ?

La revue *Tangence* s'intéresse aux relations qu'entretient la littérature avec les arts et la philosophie, les sciences humaines et les sciences exactes. Elle invite ainsi à repenser la littérature hors du cadre restreint d'une seule nation ou d'une seule discipline théorique, de manière à fédérer les savoirs au sein d'une réflexion commune.

www.revueetangence.com

À quoi servent les études culturelles? À quelles disciplines? À quels objets? Sont-elles une théorie? Une approche? Une méthode? Quels peuvent être leurs outils? À partir des travaux de Raymond Williams et de Terry Eagleton, qui constitue une référence majeure dans le champ des études culturelles en Angleterre, Maryse Souchard propose de répondre à ces questions en suggérant quelques pistes de réflexion que lui inspirent ses propres analyses des discours sociaux sur les innovations scientifiques et techniques. Il en résulte une compréhension, nouvelle en français, des enjeux propres aux études culturelles, domaine dont elle montre toute l'actualité, bien au-delà des objets populaires auxquels celles-ci sont trop souvent cantonnées.

Maryse Souchard est maître de conférences en Sciences de l'information et de la communication à l'Université de Nantes/Institut universitaire de technologie de La Roche-sur-Yon (France). Elle a enseigné en France, au Manitoba (Université du Manitoba) et au Québec (Université de Montréal, Université Laval). Elle a travaillé à Oxford avec Terry Eagleton, dont elle a traduit en français Literary Theory. An Introduction. Ses recherches portent sur l'analyse des discours politiques (discours de l'extrême droite française), l'histoire de la culture (le théâtre français au ^{xx}e siècle), les pratiques culturelles (le rap et le hip-hop) et la théorie des études culturelles. Chercheuse et citoyenne engagée, Maryse Souchard est aussi conseillère municipale à La Roche-sur-Yon.

